

Nouveautés

Number 137, Spring 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/55488ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(2005). Review of [Nouveautés]. *Québec français*, (137), 4–24.

ACTES DE COLLOQUE

DIDIER ALEXANDRE, MADELEINE FRÉDÉRIC,
SABRINA PARENT et MICHÈLE TOURET [dir.]
**Que se passe-t-il ? Événements,
sciences humaines et littérature**

Presses Universitaires de Rennes, Rennes, 2004
256 pages (Coll. « Interférences »)

Les années d'expansion qu'a connues le vingtième siècle ont été phénoménales en termes d'événements. Des deux Grandes Guerres au 11 septembre, du *bed-in* de John et Yoko aux premiers pas de Neil Armstrong sur la lune, les faits événementiels se sont enchaînés à un rythme effarant, non sans donner l'impression d'assommer le témoin de cette ère d'information *fast-food* et de consommation de masse.

Dans le cadre de différents colloques et séances d'étude organisés par des universités de France et de Belgique, des chercheurs se sont penchés sur cette question de l'événement au sein du champ des sciences humaines et de la littérature, permettant ainsi la publication d'un recueil de communications fort intéressant, *Que se passe-t-il ? Événements, sciences humaines et littérature*. On y apprend entre autres que l'événement se rapporte indissociablement au passé : « Il a toujours déjà eu lieu : il est présent-passé, résultat (énigmatique) présent d'une action passée » (Didier Alexandre). De plus, il peut être considéré comme événement par certains et non par d'autres : c'est que le simple épisode prend une tournure événementielle lorsqu'il devient significatif pour un individu. C'est ainsi que les célèbres paroles d'un certain Charles de Gaulle peuvent être considérées comme un véritable événement historique au Québec, alors qu'en France...

Les textes que l'on retrouve dans le recueil vont au-delà de ces simples définitions et se penchent concrètement sur la façon dont l'événement peut, de près ou de loin, bouleverser la société, l'histoire ou le texte littéraire. D'ailleurs, un regard minutieux de l'éminent Dominique Combe sur *Les illuminations* montre à quel point cette œuvre de Rimbaud ne s'est avérée événementielle qu'ultérieurement : publiées en 1886 pour *La Vogue*, *Les illuminations* concernent déjà l'histoire future de la poésie moderne, elles qui contiennent en germe les « avant-gardes » du XX^e siècle. Bref, *Que se passe-t-il ?* ne fournit pas nécessairement de réponses au constat de la mutation de nos sociétés, mais il en esquisse à tout le moins un terrain d'approche légitime et passionnant.

ALEXANDRE DROLET

UNE POLITIQUE DE LA DOULEUR
Pour résister à notre anéantissement

Paul Chamberland



via bilbao
* * * * *

ESSAIS

PAUL CHAMBERLAND

**Une politique de la douleur.
Pour résister à notre anéantissement**

VLB éditeur, Montréal, 2004, 279 pages, (Coll. « Le soi et l'autre »)

Comme pour faire suite et contrepoids à *Mémoire du mal, tentation du bien* de Tzvetan Todorov, livre qui se propose de cerner ce que nous a apporté le XX^e siècle, *Une politique de la douleur* de Paul Chamberland expose une réflexion sur l'état d'urgence dans lequel nous vivons et présente le « sentiment de fin » éprouvé à l'égard de ce qui, dans un proche avenir, risque de se produire. C'est que la situation est critique : les êtres humains possèdent des moyens de destruction démesurés et sont incapables de maîtriser leurs pulsions agressives. La pollution, l'effet de serre, la dégradation du milieu vivant terrestre, le sujet affronte un désordre planétaire, et c'est à cette échelle que la narration va se situer. De surcroît, citoyen du monde, Chamberland ne s'adresse pas qu'aux Québécois, mais bien à tout « interlocuteur » qui reconnaît ressentir l'« anxiété planétaire ».

Selon l'auteur, l'irresponsabilité équivaut à consentir à l'irréversible. Nous sommes, pour ainsi dire, les seuls responsables de l'avènement de la fin, car elle ne peut venir que de nous. En fait, la fin dont parle le poète philosophe se résume à cesser d'être humain. En prenant pour compte que les humains deviennent jetables, nul doute pour Chamberland que la fin se pointe. Le processus en cours de la déhumanisation est dû à l'injustifiable présence dans notre société de l'« autiste social » qui vit selon un *me myself and I* immodéré. À ce propos, le chapitre intitulé « L'épreuve du réel » expose, entre autres, que George W. Bush, le criminel qui n'a pas signé Kyoto, est un parfait exemple d'individu faisant preuve d'autisme social. De toute évidence, *Une politique de la douleur* appelle à l'éveil, à la réaction, au passage à l'acte afin de mettre un frein à l'avancée de l'immonde. C'est d'ailleurs en prenant le parti d'échapper à l'anéantissement spirituel auquel peut conduire le sentiment de la fin que Chamberland a mis cinq ans à écrire cet essai. Au terme de la lecture de cet ouvrage, le constat est qu'une politique de la douleur, celle de la non-indifférence à la douleur de l'autre, doit maintenant être instaurée. Puisque nous en savons assez pour provoquer un sentiment comme le désespoir, nous devons consentir à notre faiblesse et devenir une communauté solidaire. Grâce à ce texte d'une authenticité désarmante, Paul Chamberland nous révèle qu'il est encore possible de corriger la tournure dévastatrice qu'a pris le cours du monde, car « la douleur d'un homme droit qu'on humilie porte en elle-même une force capable d'équilibrer toutes les exactions qui sont commises sur la Terre. Et cette force-là est disponible ».

LOUIS MORNEAU

*La douleur d'un homme droit
qu'on humilie porte en elle-même
une force capable d'équilibrer
toutes les exactions qui sont
commises sur la Terre. Et cette
force-là est disponible.*



GINETTE MICHAUD et ÉLISABETH
NARDOUT-LAFARGE [dir.]
**Constructions de la
modernité au Québec**
Lanctôt éditeur, Montréal, 2004

L'ouvrage *Constructions de la modernité au Québec* poursuit l'analyse inaugurée en 1986 par *L'avènement de la modernité culturelle au Québec*, creusant certaines des pistes précédemment ouvertes pour aussi en ouvrir d'autres. Yvan Lamonde signe ainsi le texte d'ouverture qui s'attache à circonscrire la notion de modernité pour en interroger la présence dans trois « moments » de l'histoire intellectuelle québécoise. Les réflexions contenues dans le reste de l'ouvrage proviennent d'horizons épistémologiques divers, ouvrent un dialogue interdisciplinaire fécond : les contextualisations historiques solides se superposent aux réflexions plus personnelles, aux lectures textuelles fines, et aux réflexions politiques et philosophiques. Parfois dures, les interrogations ne laissent toutefois pas d'indiquer leur rigueur, comme en fait foi celle de Georges Leroux sur l'absence de dialogue historique entre la littérature et la philosophie dans le champ intellectuel québécois. Ces « constructions de la modernité » sont donc le plus souvent envisagées dans leur complexité, permettant de relire autrement des œuvres sur lesquelles on a déjà beaucoup écrit (Aquin, Garneau...) tout autant que de signaler la présence de modernités tout aussi surprenantes que stimulantes (le texte de Michel Biron sur la modernité du père Chapdelaine). On gagnera toutefois à lire l'ouvrage autrement qu'à partir de la linéarité suggérée par la table des matières puisque certains textes – la rigoureuse synthèse critique offerte par Élisabeth Nardout-Lafarge en est un exemple – offrent au lecteur moins averti des repères très utiles pour la compréhension des autres textes du recueil. Il s'agit toutefois là d'une réserve bien mineure à l'égard d'un livre qui constitue de toute évidence un ouvrage de référence majeur sur le sujet, un livre incontournable dans la réflexion sur la modernité au Québec.

LUC BONENFANT

GASTON MIRON
Un long chemin. Proses 1953-1996
L'Hexagone, Montréal, 2004, 477 pages

On trouvera dans *Un long chemin* des essais et des proses, parus et inédits, du poète Gaston Miron. Avec raison, Pierre Vadeboncoeur en soulignait le caractère oral dans *Le Devoir*, comme si le poète de la présence, ainsi que le souligne Marie-Andrée Beaudet dans la « Présentation », nous était toujours là. D'ailleurs, dans les deux inédits les plus importants du livre, « Conférence de l'Estérel » (1974) et « Parcours et non-parcours » (1990), Miron se défend chaque fois de donner une « conférence » pour avouer plutôt livrer un « témoignage » dans le premier cas et faire une « causerie » dans le deuxième.

Tous ces textes, essais parus dans des éditions de *L'homme rapaillé*, discours de réception de Prix, divers hommages, préfaces ou notes nous laissent voir un homme qui se décrit autodidacte et pourtant de grande culture. À titre exemplaire, voyez l'hommage rendu à Claude Gauvreau, texte intitulé « Rue Saint-Denis », « axe spirituel » de Montréal, texte fait de citations des plus percutantes qui sont comme les fleurs d'un bouquet, d'un poète empêché à un poète suicidé. De même, il faut admirer la beauté littéraire de « Parcours et non-parcours » qui présente l'enfant Miron blessé intimement pour s'approcher déjà dans la vie « avec les yeux de la beauté ». Ce fils de charpentier ne peut admettre sans sentiment de culpabilité que son grand-père, ouvrier de pays, défricheur des rangs de l'Orignal, de la Quenouille et de l'Archambault, co-fondateur de Saint-Agricole, vive dans le noir de l'analphabétisme.

Tout ce livre parle de poésie, du poème dirait plutôt Miron, et du non-poème (non-parcours), c'est-à-dire de ce qui le retient d'écrire, à savoir la subordination de sa langue et de sa culture à une autre. Si le poète et ami André Frénaud pouvait soupçonner Miron de paresse, celui-ci se savait plutôt empêché, pour lui et pour toute la poésie nationale québécoise : il ne pouvait « dissocier le destin de [sa] langue de celui du poème ». *Un long chemin*, du titre d'un autre beau texte mieux connu, se présente donc comme une variation sur la discontinuité historique si bien décrite, jusqu'aux frontières de la folie, dans les « Notes sur le non-poème et le poème » que les préparateurs de l'édition n'ont pas retenu ainsi que « Aliénation délirante », sans même s'en expliquer ! Pourtant les « Notes sur le non-poème et le poème » (1965), traduites en ukrainien par Thor Kostetsky, constituent bien un essai clé (et non un poème comme indiqué en note 8 de la page 122) que Pierre Maheu a exigé de Miron pour *Parti pris*, essai écrit sous pression, mais inachevé comme l'œuvre, et, comme l'œuvre aussi, texte témoin de la lutte titanique engagée contre « la souffrance d'être un autre » dans une historicité substituée. Ce combat se poursuit d'autant plus qu'il apparaîtrait à plusieurs maintenant dépassé : car Miron reste toujours pour nous à travers ces textes cet anthro-poète qui dit encore que « tant que l'indépendance n'est pas faite, elle est à faire » (Discours, Prix Duvernay 1977).

ANDRÉ GAULIN

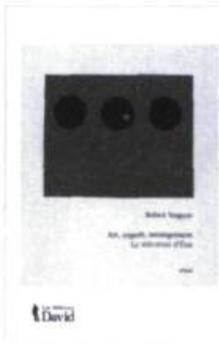
*Miron reste toujours pour nous à travers ces textes
cet anthro-poète qui dit encore que « tant que
l'indépendance n'est pas faite, elle est à faire ».*



ROBERT YERGEAU
**Art, argent, arrangement.
 Le mécénat d'État**

Les éditions David, Ottawa, 2004, 631 pages

L'ouvrage de Robert Yergeau, *Art, argent, arrangement. Le mécénat d'État*, en impose par son format. Plus de 600 pages bien tassées avec une profusion de faits, de notes et de citations. L'auteur, professeur au Département des lettres françaises de l'Université d'Ottawa, n'a visiblement pas ménagé ses efforts pour tenter d'éclairer les coulisses du mécénat d'État. Il a déjà publié, il y a quelques années, un premier essai, intitulé *À tout prix* (Tryp-tyque, 1994), qui rejoint, à bien des égards, par son sujet et sa méthode, le présent livre. Il s'agissait alors d'interroger les modalités d'attribution des prix littéraires au Québec. Il s'intéresse cette fois aux bourses et aux subventions accordées par l'État aux écrivains québécois, tant au Québec qu'au Canada. On voit que l'auteur a de la suite dans les idées. La méthode dont il se réclame relève de la sociologie des champs, telle que Pierre Bourdieu l'a élaborée et éprouvée sur divers objets, dont la littérature. L'auteur des *Héritiers*, de *Raisons pratiques* et des *Règles de l'Art* aurait certainement reconnu l'intérêt d'interroger le « continent occulté du mécénat d'État » (p. 10), mais certainement pas la façon partielle dont le chercheur mène l'enquête.



Yergeau a manifestement mal lu Bourdieu. Il en retient les propositions qui l'arrangent en laissant de côté le principe d'objectivation à la base de l'approche sociologique et la précaution de l'autoanalyse qui permet au chercheur de mettre à distance les affects liés à ses propres déterminations comme à ses ambitions personnelles. À cet égard, j'aurais mauvaise grâce à ne pas dire que les deux essais font référence à mes propres travaux et à des personnes qui m'étaient ou me sont proches. Mais il convient également de rappeler que Yergeau, en plus d'être l'auteur de ces deux essais sur l'Institution littéraire, est lui-même éditeur subventionné (les éditions du Nordir) et auteur de recueils de poésie, ce qui en l'occurrence le place dans une bien curieuse position pour juger de haut, comme il le fait, les pratiques du milieu auquel il appartient. Pour le dire clairement, ce qui gêne ici, ce n'est évidemment pas l'objet de l'analyse – les modalités qui entourent les demandes et l'octroi de bourses aux artistes constituant un réel sujet de recherche et d'interrogation – mais bien l'approche elle-même et la posture de justicier qui l'accompagne.

Si l'étude montre bien les contradictions inhérentes à la rencontre de l'autonomie (toujours relative) de l'espace littéraire et des interventions publiques comme les ambiguïtés de position des écrivains indépendantistes à l'égard des bourses et subventions fédérales, qui sont par ailleurs choses connues, elle n'arrive malheu-

reusement pas à offrir une véritable analyse du phénomène.

Une enquête à caractère sociologique, telle que la pratiquait Bourdieu et telle qu'elle est généralement pratiquée, repose sur une collecte minutieuse de faits et d'usages sociaux soumis à une analyse rigoureuse et s'applique à en dresser un portrait objectif, sans état d'âme personnel. Ce qui n'est pas le cas ici. L'étude aligne faits et chiffres dans le plus grand désordre chronologique. L'examen porte sur une très longue période qui va des années 1950 aux années 2000. Aucun tableau, aucune synthèse ne permettent de tirer quelque conclusion générale de ce cumul d'extraits de demandes de bourses, d'avis d'obtention ou de lettres de refus. Émergent de cet ensemble brouillon porté par un ton visiblement amer quelques études de cas, le plus souvent décontextualisées. L'auteur de toute évidence prend plaisir à mettre en doute l'intégrité de quelques monuments littéraires, notamment Hubert Aquin, Gaston Miron, Jacques Brault, Gilles Marcotte et Jean Éthier-Blais. Les fréquents commentaires personnels auxquels se livre Yergeau tout au long de son ouvrage contribuent largement et malheureusement à dévaluer l'analyse. Par naïveté ou par dépit, la posture s'apparente à celle d'un règlement de compte. L'analyse sociologique annoncée n'est pas au rendez-vous. La conclusion s'impose : l'étude du mécénat d'État reste à faire.

MARIE-ANDRÉE BEAUDET

ÉTUDES

ROBERT MELANÇON
**Qu'est-ce qu'un classique
 québécois ?**

Fides / Les Presses de l'Université de Montréal
 Montréal, 2004, 58 pages
 (Coll. « Les grandes conférences »)

La question abordée dans l'essai de Robert Melançon pèse d'un poids considérable dans la destinée de la littérature nationale, par essence jeune. En effet, une littérature née des suites d'un des événements phares de la modernité, la découverte de l'Amérique, peut-elle réclamer le statut de classique pour certaines de ses œuvres ? Plutôt que d'aborder la question de front, l'auteur entame une

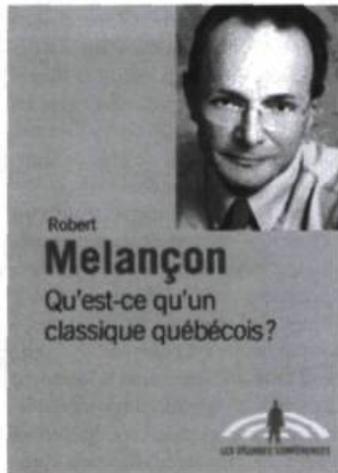
réflexion épistémologique sur le sens même à donner au mot en question. Interrogeant tour à tour Sainte-Beuve, Calvino et Borgès, entre autres, il établit résolument ses positions du côté d'une certaine universalité.

Dès lors, il devient difficile pour tout texte littéraire québécois de prétendre au titre de classique. Il importe d'abord de tendre à une « dénationalisation » de la littérature d'ici, qui exigerait d'appréhender le littéraire hors de tout cadre national. Le caractère identitaire manifeste de plusieurs des œuvres marquantes de notre corpus amène alors la question délicate de la possibilité pour une « petite » littérature comme la nôtre de produire des

classiques, *a fortiori* alors que la littérature produite en français se définit d'abord et avant tout à partir d'un pôle extérieur. D'ailleurs, Melançon ne se gêne pas pour affirmer que « les classiques québécois se trouvent plus probablement dans des textes qui échappent aux catégories habituelles du littéraire que dans des poèmes et des romans sans intérêt auxquels on consacre tant de recherches par un inexplicable masochisme ».

Bref, notre littérature serait d'emblée interdite de séjour au royaume des classiques, à moins d'admettre que « la question des classiques québécois ne peut se poser que dans le cadre de la littérature québécoise ». Melançon

concède tout de même ce droit à quelques textes, mais de façon bien modeste, mettant un embargo sur toute production postérieure à la poésie de Nelligan. Cette apparente timidité n'est toutefois pas le seul reproche qu'on peut adresser à ce petit ouvrage. Dans la foulée de cette affirmation, l'auteur se montre extrêmement dur à l'endroit de toute réflexion sur la littérature qui déborderait des enseignements professés par certains grands anciens. Melançon n'accepte pas « l'interprétation nouvelle du texte par un spécialiste soucieux de se démarquer de ses collègues, ni du rappel de toutes les gloses dont ce texte a pu faire l'objet auparavant, avec leur réfutation triomphante assortie d'une bibliographie, ni d'un exposé sur le carré sémiotique et les fonctions narratives, ni d'un excursus d'histoire littéraire, ni... ». En somme, le principal irritant reste ici le statut privilégié qu'accorderait à Melançon le fait d'avoir lu, en les scandant, les hexamètres de *l'Énéide*...



Domage que Melançon vise à ridiculiser, en les citant parfois hors contexte, d'autres chercheurs dont la démarche ne s'inspirerait pas d'une définition aussi restreinte, voire réductrice, du terme « classique » que la sienne.

GEORGES DESMEULES



LETTRES

JACQUES GARNEAU
Lettres de Russie

XYZ éditeur, Montréal, 2004, 120 pages

Dans ce livre étrange, poésie rime avec folie. Aussi est-il très difficile de savoir où est la vérité et où commence le délire. Il s'agit d'une sorte de journal intime d'un jeune étudiant en littérature qui s'imagine être un poète russe en exil au Québec et qui, dans les faits, est interné dans un hôpital psychiatrique, vraisemblablement à la suite d'une crise de schizophrénie. Et c'est dans sa tête qu'il voyage et nous emmène dans son monde troublant, plutôt inquiétant.

Il raconte d'abord comment sa mère et sa grand-mère confient ses manuscrits à son professeur, Paul Berger, pour que ce dernier évalue son talent. Il raconte ensuite comment le professeur et sa mère tombent amoureux l'un de l'autre, comment sa grand-mère est contrôlante et comment elle a détruit son enfance. Suivent une série de « lettres de Russie » que le jeune poète exalté écrit à sa mère (en français et en russe) et dans lesquelles il étale son désarroi, ses rêves, ses fantasmes, ses pulsions suicidaires et son mal d'être.

Le poète incompris veut plaire à sa famille, mais ne réussit pas. Il souhaite la reconnaissance et la gloire, mais il ne les obtient pas. C'est donc sa famille qu'il accuse d'être responsable de sa folie. Qui d'autre accuser que ceux qui l'ont mis au monde, qui ne le comprennent pas, qui ne l'aiment pas comme il voudrait l'être ? Il décrit son père comme un homme absent, sérieux, raisonnable et qui trouve son fils fou. De sa mère, il trace le portrait d'une femme dépressive qui se culpabilise de la folie de son fils. L'image la plus négative est celle de la grand-mère cyclope, une femme cruelle qui espérait et souhaitait qu'il soit le meilleur en tout. Comment aurait-il pu survivre dans ce monde cruel ? Avant de penser à mourir, il aurait pu songer à se prendre en mains, à devenir lui-même et cesser de vouloir s'ajuster constamment aux autres. Il était encore trop jeune lorsqu'il a choisi le suicide pour échapper à la souffrance de vivre. La poésie s'apprivoise, mais il ne s'est pas laissé de temps. Le désespoir a eu raison de lui trop facilement.

Lettres de Russie est un livre sombre et dur, difficile à lire parce que l'écriture, incohérente, part dans toutes les directions. Jacques Garneau réussit de belle façon à montrer que la folie ne se comprend pas, ne se raisonne pas, ne s'explique pas. Le livre rend bien le mal de vivre qui habite le narrateur. Le langage éclaté du poète illuminé montre l'étendue de sa détresse. On voudrait bien le reconforter, le rassurer, mais comment réussir à l'atteindre là où il est ?

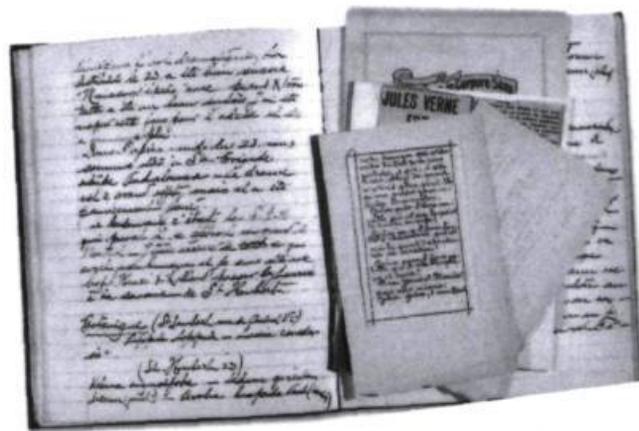
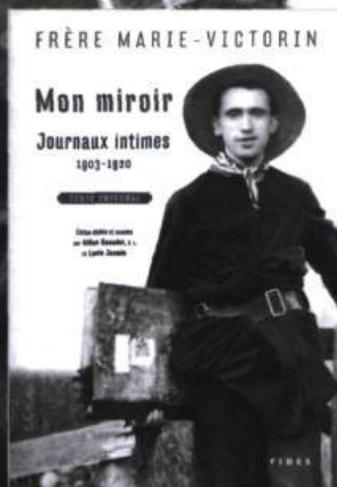
CÉLINE CYR



*Le langage éclaté du poète illuminé
montre l'étendue de sa détresse.*



Ceux qui passeront à travers ce journal seront à même d'apprécier la ferveur et le sens de l'absolu de celui qui deviendra l'un des premiers scientifiques du Québec.



JOURNAL

FRÈRE MARIE-VICTORIN

Mon miroir. Journaux intimes 1903-1920

Fides, Montréal, 2004, 814 pages

Les responsables de ce volumineux inédit, Gilles Beaudet, un spécialiste de Marie-Victorin, et Lucie Jasmin ont réuni dans ce livre paru chez Fides les dix cahiers du journal intime que Conrad Kirouac, devenu le frère Marie-Victorin au début de l'autre siècle, rédigeait pour mieux voir en lui – d'où le titre qui est le sien – entre 1903 et 1920.

Le jeune religieux enseigne alors quelques années à Saint-Jérôme dont il apprécie la nature, puis fait un bref passage à Westmount où la communauté vient de prendre charge d'une école. Mais c'est surtout de la maison de Longueuil, l'ancien puis le nouveau collège, que l'auteur du journal confie aux pages des cahiers successifs ses états d'âme. En effet, on y trouve peu de précisions sur sa tâche, sur ses cours, sinon ceux du catéchisme, à l'occasion. C'est le journal d'un jeune homme fervent, tout adonné à Dieu, se sachant atteint de tuberculose, en quelque sorte un journal intérieur. On croit comprendre entre les lignes et par les annotations des responsables de l'édition intégrale qu'un autre journal, celui-là de la communauté locale, est tenu sur la vie des fils de Jean-Baptiste de La Salle dans les lieux de leur enseignement populaire.

Ceux qui passeront à travers ce journal que l'auteur lui-même trouve un peu répétitif – « d'une retraite (annuelle) à l'autre » – seront à même d'apprécier la ferveur et le sens de l'absolu de celui qui deviendra l'un des premiers scientifiques du Québec. Ils découvriront aussi que celui dont on disait qu'il découvrait la botanique en courant les champs de Longueuil parce qu'on l'y avait mis au repos comme jeune frère à la santé fragile est pourtant atteint de son mal diffus dès Saint-Jérôme, qu'on le voit faire du plâtre dans le logement communautaire improvisé de Westmount et qu'à Longueuil, il travaille souvent plus que les autres : il y enseigne dans les hautes classes, crée des cercles d'animation sociale et morale rattachés à l'A.C.J.C, fait de la direction spirituelle, dirige des retraites fermées en association avec les jésuites dont la spiritualité des frères des Écoles chrétiennes s'inspire dès le XVII^e siècle. De plus, il herborise beaucoup avec son confrère Rolland-Germain, à Longueuil, puis à travers le Québec quand ses supérieurs « majeurs » l'y autorisent, l'été en particulier, dans Arthabaska, dans le Témiscouata, à Anticosti... Le lecteur est aussi à même de connaître les nombreuses lectures de Marie-Victorin, il le voit de plus en plus actif, donnant des cours d'été à ses confrères, écrivant déjà des articles pour des revues scientifiques, correspondant avec des frères botanistes de France, d'Espagne, de Cuba, écrivant des pièces historiques et les faisant jouer.

On est étonné de voir le jeune religieux se juger sévèrement, c'est-à-dire comme trop tiède à faire le bien, à susciter des vocations, à écrire aux siens, à ses sœurs religieuses – l'une devra quitter – dont la forte personnalité de Marie-des-Anges, à s'en tenir comme auteur à l'anonymat sauf permission pour ses articles scientifiques qu'il demande de pouvoir signer au frère assistant du

« Très Honoré Frère », le supérieur général vivant en France, puis en Belgique à la suite des lois de laïcisation (lois Combes) qui amèneront plus de 200 frères français au Québec.

L'intérêt sociologique du livre apparaît au lecteur patient qui découvre au fil des années un jeune homme (de 18 à 35 ans) allant de plus en plus vers la vie active et scientifique, confronté au mystère de la foi et à celui de la « naturalité » de la chasteté, écrivant son journal de moins en moins. D'ailleurs, 1919 et 1920 marquent la parution des *Récits laurentiens* et des *Croquis laurentiens*, ce dernier ouvrage réédité figurant dans la prestigieuse collection du Nénuphar, ce que les présentateurs semblent ignorer dans les renvois bibliographiques. De même, le journal permet de mieux cerner le mérite de ces nombreux frères longtemps dits « ignorants » qui ont marqué le monde québécois de l'éducation, le plus souvent humblement. D'autres se targueraient d'avoir formé des jeunes que l'« école des frères » avait pourtant lancé dans la vie. De même, peut-on voir dans le débat intime de Marie-Victorin, cette vie mixte difficile du frère enseignant appelé de plus en plus vers l'enseignement secondaire et créant, même avant les cégeps, l'enseignement supérieur. Comment concilier vie religieuse et vie professionnelle, être compétent autant dans l'une que dans l'autre ? Cela, plusieurs supérieurs « cadres » ne semblent pas le percevoir. Mais c'est là déjà entrer dans le hors texte. Autrement, les présentateurs de *Mon miroir* ont accompagné les *Cahiers de Marie-Victorin* de nombreuses notes historiques, d'annexes sur la communauté de La Salle, sur la famille Kirouac, sur de nombreux confrères de l'auteur du journal, permettant ainsi de mieux cerner ceux qui l'ont influencé, ajoutant aussi une liste des pièces d'époque que l'auteur a inséré dans ses Cahiers, quelques photos figurant d'ailleurs dans ce livre, dont celle de la très belle couverture. Il y manque cependant une chronologie de la vie de Marie-Victorin qui aurait permis de mieux l'inscrire lui-même dans la période de ses « Cahiers », ainsi qu'avant leur écriture et après.

ANDRÉ GAULIN

NOUVELLES

LISA CARDUCCI

Wo Ai Ni.

Des nouvelles de Chine

Adage, Montréal, 2004, 144 pages

(Coll. Mosaïque)

Lisa Carducci est une Montréalaise d'origine italienne qui, depuis 1990, séjourne régulièrement en Chine pour son travail. En signant une trentaine d'ouvrages (dont au moins une vingtaine sur la Chine), elle a touché à tous les genres littéraires. Cette fois-ci, elle nous offre un recueil de nouvelles dans lequel elle explore le thème de l'amour en Chine. *Wo Ai Ni* signifie « je t'aime ».

Les quarante et un textes regroupés dans ce livre sont tous inspirés de faits vécus. Lisa Carducci esquisse avec simplicité des histoires amoureuses parfois complexes glanées çà et là dans son milieu de travail, auprès de ses relations ou dans les faits divers. Plus de la moitié de ces nouvelles nous sont racontées à la première personne. La narratrice y joue alors un rôle qui dépasse celui de l'observatrice. Comme une amie, elle prête une oreille attentive aux amoureux qui sollicitent son aide et, comme une grande sœur, elle hasarde à l'occasion un conseil avisé... qui ne sera pas suivi. De toute évidence, ces amoureux détournés parviennent difficilement à trouver l'issue qu'ils recherchent dans le labyrinthe de leurs émotions. Discuter ouvertement de leurs sentiments ne va pas de soi. Tirillés entre la culture traditionnelle et le modernisme, les protagonistes de ces histoires baissent souvent les bras et, comme Fleur de printemps, ils entrent dans le cycle des amours impossibles (p. 19).

Dans la seconde partie du livre (à partir de la vingt-sixième nouvelle) l'auteure cesse de se mettre en scène. Le « je » disparaît. Elle puise son inspiration dans la légende, l'histoire et l'actualité quotidienne. Elle peut ainsi nous proposer quelques récits plus dramatiques. Certaines de ces nouvelles s'amorcent parfois sous une forme didactique, Carducci étant journaliste. On peut penser qu'il s'agit d'une certaine déformation professionnelle, bien excusable par contre, car cela n'entache jamais le plaisir du lecteur, au contraire.

Wo Ai Ni est un assemblage d'histoires d'amour singulières (duplicité, naïveté, inconstance, renoncement, tractations...). La plupart se terminent mal, mais l'auteure nous offre des récits réalistes, exempts de conclusion à l'eau de rose. Elle nous raconte ces anecdotes comme une amie qui revient de voyage. C'est une Occidentale confrontée aux différences culturelles, toutefois sa connaissance et son amour de la Chine se profilent dans tous ses textes. Certains lui reprocheront peut-être le canevas réducteur et répétitif de ses nouvelles, mais l'intérêt du livre réside avant tout dans la juxtaposition de ces récits. Chaque texte vient compléter le suivant afin d'enrichir notre connaissance de l'Autre. Et qui sait ? Si Carducci continue d'écrire sur ce pays, nous serons peut-être forcés d'abandonner un jour l'expression : « Pour moi, c'est du chinois ».

GINETTE BERNATCHEZ

BERNARD JULIEN

L'éternel et l'éphémère

Éditions Vents d'Ouest, Gatineau

2004, 127 pages

Les nouvelles qui composent le recueil de Bernard Julien, *L'éternel et l'éphémère*, ont pour la plupart déjà été publiées dans diverses revues et sous diverses formes, et ce, entre 1995 et 2004. Le texte de la quatrième de couverture révèle que les quinze nouvelles « nous entraînent avec force dans les dédales du cœur humain » et c'est on ne peut plus vrai.

Qu'il s'agisse des adorateurs d'un acteur de renommée internationale dans « Fantômes » ou de la vedette elle-même, de l'étrange voleur de chaussures de « Effluves interdites », dont la perversion s'exprime par le plaisir olfactif qu'il retire à renifler les diverses odeurs que dégagent les souliers de ses « victimes », ou encore de Katherine M., triste héroïne de « L'arc-en-ciel », qui cherche désespérément à attirer l'attention de son professeur d'éducation physique, les nouvelles de Julien transpirent le désir de combler une infatigable volonté d'aimer et de vivre, mais aussi de résister à l'appel de la mort, littérale ou symbolique. Il suffit de penser à la jeune étudiante susmentionnée, dont on croit qu'elle réussira ou bien à séduire



son professeur, ou bien à faire naître dans son couple des problèmes de confiance – alors qu'on constate à la fin du texte que Katherine a succombé à la tentation du suicide. Il suffit de penser, encore, aux héros de « Au-delà des races », une Zaïroise nouvellement implantée au Québec et un sidéen blanc, que leurs solitudes attirent – et qui se sont connus, incidemment, en raison de la mort d'un troisième personnage. Il suffit de penser, enfin, à la famille momentanément reconstituée de « L'éternel et l'éphémère » – nouvelle qui donne son titre au recueil –, famille éclatée qui tente de rapiécer les morceaux l'espace d'une journée, question de faire plaisir au jeune fils. Dans ce dernier cas, la mort est à la fois littérale et symbolique : mort de la mère, qui se lance dans le vide du haut d'un précipice devant le regard hébété de son ex-mari et de son fils, et mort du couple (un thème récurrent dans le recueil de Julien) aussi bien que du lien mère-fils.

Dans tous les cas, les nouvelles de Bernard Julien font preuve d'une poésie certaine, d'une sensibilité fébrile au regard de l'autre, aux sentiments de l'autre ; elles constituent un traité relatant les façons de résister à la détresse et de transcender la mort grâce à l'appui d'autrui et à la force de l'âme.

STEVE LAFLAMME

Vraies histoires fausses
est un recueil qui permet de voir
deux Vonarburg...



ÉLISABETH VONARBURG
Vraies histoires fausses

Éditions Vents d'Ouest, Gatineau, 2004, 151 pages (coll. « Rafales »)

Vraies histoires fausses est un recueil de vingt-trois nouvelles qu'Élisabeth Vonarburg a pour la plupart publiées dans des collectifs ou dans des revues entre 1980 et 2003. Contrairement à ce que l'on pourrait croire, quand on s'attarde au genre qui a fait la notoriété de l'auteure française, qui réside à Chicoutimi depuis les années 1970, le recueil ne met pas à l'avant-plan que des textes de science-fiction.

S'il existe un thème qui relie les vingt-trois textes du recueil de Vonarburg, c'est celui de l'exploration de l'imaginaire. On peut penser à la petite protagoniste du premier récit, « Le fil d'Ariane », qui découvre l'écriture, ou à Mayla, jeune fille qui, dans « Un parfum d'orange », (re)découvre la lecture dans un texte dont l'arrière-plan est futuriste (tiens-tiens...) – texte où lire est vu comme une activité archaïque mais valorisée par la bibliothécaire, ce qui n'est pas sans rappeler les efforts du personnage de Montague dans *Fahrenheit 451* de Ray Bradbury pour préserver ce vestige d'une époque moins technocratique. Dans tous les cas, l'incursion dans l'imaginaire, l'introduction au pouvoir des mots fait voir que « [c]hacon de nous est un jardin secret » (p. 62).

La plupart des textes sont plutôt introspectifs, l'action ne bousculant pas le lecteur paragraphe après paragraphe. Dans de nombreux cas, il semblerait plus à propos de parler de « portraits » – portraits de personnages ou simplement portraits de la vie courante – plutôt que de nouvelles. Un cas éloquent est celui du récit intitulé « Les poliglotti », qui permet au lecteur de renouer avec la Vonarburg qu'il a connue, celle dont l'œuvre de science-fiction est traduite dans plusieurs langues et dont l'ouvrage le plus célèbre reste *Chroniques du pays des mères*. « Les poliglotti » décrit ce qu'est cette espèce mutante du futur, intégrant même dans le discours des passages laissant croire au lecteur qu'il est en train de consulter les résultats d'une recherche scientifique : « D'où le nom de *PoliGlotti*, où seules les majuscules rappellent qu'il s'agit d'une créature composite. [Cliquer sur ce lien pour information supplémentaire.] » (p. 30).

Vonarburg nous offre des textes empreints d'une belle sensibilité (il suffit de lire le portrait que fait la narratrice de « Matriochkas » de sa voisine, dans l'autobus qui traverse le Parc des Laurentides) ; des textes où les ambiances paraissent magiques, l'auteure étant très habile dans la description des univers fantasmagoriques : « [...] des statues amarrent les bassins miroitants, chasseresses à l'arc dépourvu de corde, cerfs pâmés, tritons berçant des conques, nymphes nues au regard distrait. Au centre du grand bassin circulaire, Neptune sourcilieux retient son quadrigé d'hippocampes » (p. 21).

Bref, *Vraies histoires fausses* est un recueil qui permet de voir deux Vonarburg : les habitués seront réconfortés de lire quelques textes s'apparentant à la science-fiction, mais seront aussi surpris de découvrir une autre auteure, qui sait dépeindre la réalité du quotidien avec une poésie qui n'a rien à envier à celle de ses univers virtuels ou anticipés.

STEVE LAFLAMME

CAROL SHIELDS
Miracles en série

Triptyque, Montréal, 2004, 236 pages

Carol Shields pouvait me compter parmi ses fidèles lectrices. Aucun de ses romans ne m'a déçue ; bien au contraire, chacun m'a profondément marquée. Son décès, en juillet 2003, m'a grandement peinée. J'achevais alors la lecture de son roman le plus magistral, *Bonté*, qui m'apparaît comme le plus complet, le plus revendicateur et le plus féministe aussi. C'est donc avec un immense plaisir que j'ai dévoré ce recueil de nouvelles, paru en 1985 sous le titre *Various Miracles* et qui n'avait jamais été traduit en français. La traduction est signée par Benoît Léger, professeur au Département d'études françaises de l'Université Concordia.

Comme elle l'a fait dans ses romans, Shields privilégie les petits gestes quotidiens aux grandes intrigues pleines de rebondissements ou de coups de théâtre étonnants, sou-vent invraisemblables. On a déjà souligné son talent pour rendre hommage à la banalité du quotidien. Elle est, de fait, une spécialiste pour montrer que les petits moments de vie de chacun sont loin d'être insignifiants quand on prend le temps de bien les observer, puis de les analyser.

Chacune des 21 nouvelles du recueil s'inscrit dans cette lignée d'exploration et d'observations minutieuses de la vie quotidienne de gens bien ordinaires. En variant les types de narrateurs ou de narratrices, en modifiant sensiblement les points de vue, elle nous ramène à la vie, tout simplement. Quand elle raconte l'histoire de Mrs Turner, qui tond son gazon, celle de la petite Hélène, qui a peur, enfermée dans une église abandonnée, celle de Milly, qui veut acheter une carte pour se faire pardonner une gaffe, elle le fait avec tendresse et compassion. De fait, Shields ne juge jamais. Elle explique, expose, décrit, raconte, mais nous laisse le soin de nous faire une opinion sur le sujet et de tirer nos propres conclusions.

Il faut saluer l'heureuse initiative des éditions Triptyque, de traduire les nouvelles de cette grande romancière.

CÉLINE CYR

POÉSIE

PAUL-MARIE LAPOINTE
L'espace de vivre

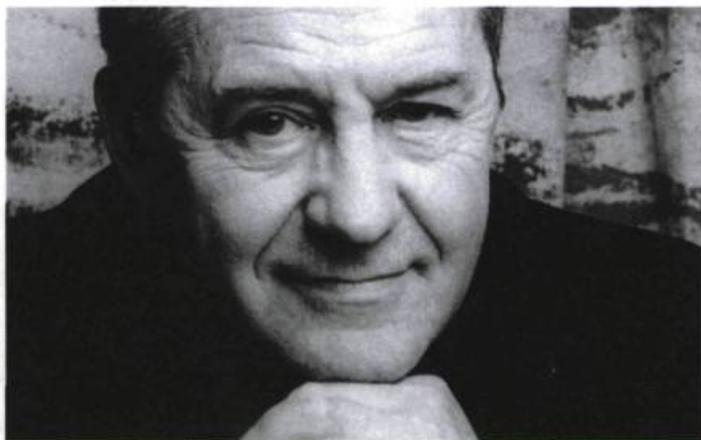
L'Hexagone, Montréal, 2004, 648 pages (Collection « Rétrospectives »)

C'était en 1960 et déjà, Paul-Marie Lapointe affirmait que « le poète doit être l'âme de son époque, ce qui implique qu'il doit vivre son époque, participer au monde ». Des paroles d'une telle sagesse surprennent au regard de cet *Espace de vivre*, deuxième rétrospective de l'œuvre du poète, après *Le réel absolu*, paru en 1971 et comprenant les premiers poèmes.

C'est que de ces 648 pages bien sonnées apparaît une poésie qui ne cesse d'évoluer et d'avancer au rythme de l'univers qu'elle représente. Est-il besoin de rappeler que les accents révolutionnaires du *Vierge incendié* parurent la même année (et dans la même maison d'édition) que le tout aussi révolutionnaire manifeste du *Refus global* ? Cinquante ans plus tard, la parole ludique et combien libératrice de Lapointe persiste et s'ancre bon gré mal gré dans une réalité en manque de sensation, dans ce « plus grand désert qu'est le vingtième siècle » (p. 620). Mais a-t-on vraiment raison de croire à ce pouvoir que possède la poésie de révolutionner les choses ? D'où le questionnement que Lapointe lançait lors de la réception du Prix Gilles-Corbeil en 1999 : « contre tout cela, que peut le poète ? » Et d'y d'enchaîner : « Le poète est responsable du sort du Monde tel que perçu et vécu par son poème. Aussi ce poème doit-il exister dans l'Absolue liberté de parole et ne s'embarrasser d'aucune exigence ou contrainte autres que les siennes. Sa moralité réside dans cette quête individuelle, à travers les mots, le langage, d'une liberté d'être, qui pourrait figurer celle de chacun des habitants de la planète. »

Ainsi va Paul-Marie Lapointe, ses poèmes, son espoir. Son humanisme. En 1977, il écrivait que « depuis toujours, la poésie fut la poésie. L'écriture voulant réécrire le monde. Mais jamais plus qu'au XX^e siècle, le cri perdu de la poésie, son cri solitaire doit-il être proféré. » Sans doute pourrions-nous faire de ces mots ceux d'aujourd'hui, époque de quêtes et de contradictions, car si le poète doit vivre son époque, Lapointe la vit depuis plus de cinquante ans, habitant cet *espace de vivre* pourtant si essentiel qu'est la poésie.

ALEXANDRE DROLET



« Le poète est responsable du sort du Monde tel que perçu et vécu par son poème. Aussi ce poème doit-il exister dans l'Absolue liberté de parole et ne s'embarrasser d'aucune exigence ou contrainte autres que les siennes. »





ROMAN

GILLES ARCHAMBAULT
De l'autre côté du pont

Boréal, Montréal, 2004, 195 pages

L'œuvre de Gilles Archambault est d'une parfaite unité de ton. Des titres de romans comme *À voix basse* (1983), *Le voyageur distrait* (1981) ou *Une suprême discrétion* (1963) disent assez bien la manière de l'auteur, inscrite sous le sceau des *Plaisirs de la mélancolie* (un fort beau recueil d'essais, publié en 1980). Son dernier roman, *De l'autre côté du pont*, met en scène un écrivain-éditeur de soixante-quinze ans, Louis Auvry, qui, le jour de son anniversaire, est à l'heure de plusieurs bilans : celui de sa vie amoureuse ou de ses relations avec ses enfants, mais aussi celui de sa vie d'écrivain qu'un éditeur décide de relancer en réunissant en un seul volume les quatre romans qui lui ont valu une certaine notoriété dans le monde littéraire. Sévère à l'endroit de sa propre œuvre, dont il n'est plus très sûr de la valeur, il accepte néanmoins de jouer le jeu. C'est un ami et ancien employé du temps où il était éditeur qui en écrit la préface, texte qui confronte Louis à une perception de lui-même avec laquelle il n'est pas toujours en accord. À la fin de la journée (et du roman, qui se passe en un seul jour, à la manière du drame classique), Louis aura compris l'importance du présent et osera enfin poser des gestes vers les autres.

Il y a, dans *De l'autre côté du pont*, une lumière inhabituelle chez l'auteur, une certaine sérénité qui perce à travers la tristesse et le cynisme léger du personnage principal. C'est un roman sur le vieillissement et sur la création, sur les relations familiales ou amoureuses, sur la durée confrontée à la fragilité de l'instant. C'est surtout un beau roman qui nous rassure : alors que,

pour Louis Auvry, « [l]a source s'est tarie » (p. 18), celle d'Archambault, de quatre ans plus jeune que son personnage, est toujours vive.

GILLES PERRON

LISE BLOUIN
L'or des fous

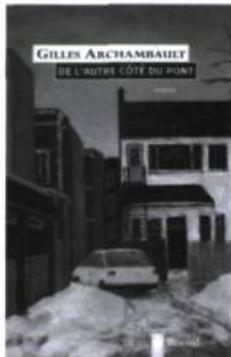
Tryptique, Montréal, 2004, 260 pages

Le troisième roman de Lise Blouin, *L'or des fous*, plonge le lecteur dans l'univers violent du jeune Ammonite et de sa sœur Azurite, qui subissent quotidiennement le courroux de leur père, le Boss. L'intérêt des enfants pour les roches naît à la suite de la fugue du jeune garçon qui se réfugie dans une grotte non loin de chez lui, là où il découvre, estomaqué, une fresque époustouflante dont les couleurs se fondent et « rivalisent d'éclat » (p. 60). Cet épisode scelle le lien étroit qu'il développe avec Azurite dont le surnom et ceux des autres membres de la famille sont inspirés des noms de certaines pierres repérées par le garçon dans les livres de la bibliothèque de l'école. Ainsi *Azurite* fait référence à la pureté de l'âme de sa sœur. La mère est baptisée *Serpentinite*, principalement pour le mot *serpent* contenu dans le mot. Les deux autres sœurs, considérées comme complices des parents, héritent du nom des composantes de la serpentinite, *Antigorite* et *Chrysotile*, alors que le père se voit affublé du surnom *Plutonique*, qui fait résonner, dans les oreilles d'*Azurite*,

le bruit inquiétant du tonnerre. Même les marques corporelles des deux enfants reçoivent des noms de roches en conformité avec la couleur, la forme et la gravité des blessures. *Azurite* et *Ammonite* inventent progressivement un véritable langage dont ils se réservent la connaissance. Aux repas de famille, ils parlent cette langue étrange susceptible de leur ouvrir les portes d'un monde rédempteur. Une fois adolescente, *Azurite* éprouvera du mal à se défaire du langage des roches pour dire les sévices sexuels que son père lui fait subir. Avec *Ammonite*, qui est le seul à comprendre les enjeux du malaise dont souffre sa sœur, elle s'éloignera irrévérablement de la famille. La visite de la mère chez les jeunes adultes qui vivent en colocation permettra tout de même à la jeune fille de se libérer d'une haine longtemps contenue en plaquant de vrais mots sur ses maux plus anciens. À la surprise du frère et de la sœur, *Serpentinite* décidera de se séparer de son détestable mari sans toutefois parvenir à récupérer l'affection et l'estime de ses deux enfants du moment éprouvés par le Boss.

En somme, Lise Blouin a peint avec sensibilité le portrait d'individus tourmentés en entretenant l'idée de beauté et de sublime qui côtoient souvent l'abjection et la mort. La fresque aperçue dans la grotte sert de protection aux protagonistes. Cette juxtaposition de pierres et de couleurs se trouvant au cœur d'un lieu sombre et humide leur assure qu'une raison d'exister sommeille même dans la noirceur la plus totale. Petit bémol, l'auteur insiste sur les expériences traumatisantes de ces deux êtres en négligeant trop souvent l'exploration de la forme littéraire. Cette inattention réduit le texte, dont l'*incipit* met en scène une *Azurite* prête à entamer le récit de sa vie d'écorchée, au simple rôle cathartique souvent dévolu à la littérature.

ARIANE GAGNÉ



DANIEL BOIVIN

Trois nuits au Colibri

JCL, Chicoutimi, 2004, 219 pages

Au tournant de la quarantaine, Simon, journaliste au journal *La Presse*, s'embourbe dans des chroniques judiciaires monotones. Désillusionné de la vie, il expédie son travail sans émotion aucune. À quelques jours de Noël, son chef de pupitre le catapulte à Saint-Fabien-des-Pins, un village perdu à 450 kilomètres au nord de Montréal. Mais que peut-il se passer, dans un coin aussi reculé, qui vaille la peine de dépêcher un reporter morose et une photographe aux cheveux mauves ? La couverture d'une sordide affaire de meurtre. Cependant, ce qui ne devait être qu'un simple séjour de trois nuits s'est en fait étiré et transformé en chassé-croisé entre Simon, sa capteuse d'images, la putain du village et les différents suspects. Le journaliste parvient néanmoins à faire cracher quelques menus aveux aux villageois. En prime, il obtient la coopération de son ami de la Sûreté du Québec, qui lui fournit un lot d'informations privilégiées. Il réussira alors à dénouer les fils du tricot emmêlé que constitue l'enquête.

Trois nuits au Colibri se dévore littéralement. Une bonne partie de la trame du roman est bâtie avec des dialogues, ce qui confère à l'ouvrage une touche d'instantané, proche du théâtre. Ces dialogues demeurent réalistes tout en restant aussi rafraîchissants que caustiques. En outre, à travers ces paroles perce une critique incisive et franche du monde journalistique et du quotidien de ses artisans. Les forces de l'ordre passent elles aussi au tordeur. Tout au long de l'histoire, chaque personnage véhicule à sa façon cette vision du monde. Ce fait constitue une force du roman, mais également une faiblesse, car le trop grand nombre de personnages, inconnus du lecteur, rendent le fil conducteur un peu plus sinueux. Néanmoins, on arrive à atténuer la difficulté en raison de la personnalité colorée des protagonistes. L'auteur arrive à les rendre uniques par la description typée qu'il en fait.

ARIANE OUMET



NADINE BISMUTH Scrapbook

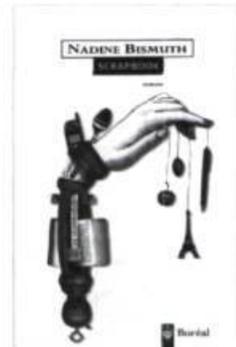
Boréal, Montréal, 2004, 394 pages

Ingrédients : une doctorante à McGill (études françaises) qui publie son premier roman, sa famille, un correcteur d'épreuves, un homme versant dans la publicité, des noms de rues montréalaises et parisiennes, une directrice littéraire et un écrivain ivrogne. Touillez longuement, servez rapidement pour consommation immédiate. Les convives aimeront, à condition de passer rapidement à un plat plus consistant qui fera oublier le goût quelque peu insipide qu'aura laissé sur la langue cette entrée.

La quatrième de couverture nous promet un texte d'une « drôlerie irrésistible » mêlé à « un sujet grave, l'infidélité » et un débat sur la question existentielle : « comment démêler le vrai du faux chez les gens qu'on aime, dans nos propres sentiments ? ». Le roman tente de tenir ces promesses éditoriales quelque peu délirantes sans parvenir à masquer la vacuité du propos, chevauché à mort en littérature, puisque l'infidélité masculine fait partie des ingrédients habituels de quatre-vingts pour cent de la production romanesque. Vacuité, puisque les personnages infidèles – et la protagoniste n'y fait pas exception – sont unidimensionnels, jetés à traits rapides sur une toile à la composition diffuse, où les mêmes couleurs, sans nuances, sont reprises d'un personnage à l'autre, avec les mêmes mouvements. L'intérêt pour le roman diminue rapidement ; la drôlerie promise, qui pouvait soutenir les premières cinquante pages du texte par une langue enjouée, au rythme rapide, tombe à plat, pour faire place à l'ennui puisque les « rebondissements » sont prévisibles. Les descriptions de cocktails littéraires, où l'on croit reconnaître tel ou tel personnage de la scène littéraire montréalaise, sont à l'image des personnages : amusants ou intrigants au début, pour devenir fades par la suite. Même la tentative de morceler la narration – ici : l'insertion d'une série de courriels – se transforme en bref exercice pédagogique, sans conséquence.

Ce roman ne vit qu'en apparence. Les dialogues, abondants, n'y changent rien. Quant aux lieux, on n'en perçoit qu'à peine les odeurs, les couleurs. Pourtant, Bismuth connaît les outils du métier, dispose d'une bonne formation théorique. Mais elle me semble trop amoureuse encore de son texte pour vouloir le comprimer. *Scrapbook* aurait pu être un texte incisif sur l'infidélité et ses causes chez une jeunesse souvent dysfonctionnelle. Il n'y arrive pas. Dommage !

HANS-JÜRGEN GREIF





MARIO CYR
Visite tardive

Les Intouchables, Montréal, 2004, 75 pages

Le neuvième ouvrage de Mario Cyr, *Visite tardive*, porte un regard sur la vie d'une femme dans la cinquantaine, sclérosée et murée dans la solitude. Une rencontre fortuite viendra pourtant déranger la routine tranquille de cette amoureuse endormie. Comme dans ses œuvres précédentes, Cyr nous fait le récit d'une rencontre salutaire entre deux êtres meurtris par la vie.

À trop vouloir se protéger, Solange, à cinquante-deux ans, a fini par s'isoler complètement. Blessée par une aventure éphémère avec un homme marié, elle a oublié ce que c'est qu'être une femme. Elle ne ressent plus rien. Parallèlement à une carrière d'avocate, elle consacre le plus clair de son temps à soigner sa pauvre mère malade et à accompagner des cancéreux dans leurs derniers instants de vie. C'est alors qu'un nouveau patient fait son arrivée aux soins palliatifs. Il pourrait être son fils, mais, pourtant, il la trouble profondément par ses regards tendres et la désinvolture avec laquelle il accepte sa mort imminente. Il est différent des autres. Les quelques moments passés en sa compagnie la bouleversent et font renaître en elle des émotions depuis longtemps oubliées. Entre le jeune mourant et la quinquagénaire intérieurement claustrée, le plus indigent des deux n'est pas forcément celui que l'on croit.

Ce roman explore avec justesse et émotion le thème du vieillissement et la manière dont les êtres sont emprisonnés par les blessures du passé. C'est en quelque sorte une réflexion sur l'existence, sur ces moments qui passent et qui contiennent en creux le sens de toute une vie. La rencontre entre deux êtres séparés par l'âge et la maladie symbolise la confrontation avec sa propre jeunesse oubliée, avec les rêves et les désirs abandonnés. L'auteur nous présente la mort sous deux angles, mort intérieure et mort du corps, et nous exhorte à ne jamais se fermer de portes. Malgré le ton grave adopté, *Visite tardive* se veut un récit libérateur.

Avec une écriture lumineuse de laquelle émane une certaine poésie, et des phrases mesurées qui disent l'essentiel, ce roman est aussi splendidement achevé. Un narrateur omniscient nous amène au cœur même des pensées les plus secrètes de l'héroïne et nous fait découvrir que la vie est faite de heurts comme de bonheurs. On parcourt donc *Visite tardive* comme on ouvre un journal intime : avec le sentiment d'avoir entre les mains quelque chose de personnel et de vrai.

STÉPHANIE NOLIN

Avec une écriture lumineuse de laquelle émane une certaine poésie, et des phrases mesurées qui disent l'essentiel, ce roman est aussi splendidement achevé.

JEAN-PIERRE CHARLAND
La souris et le rat.
Petite histoire universitaire

Éditions Vents d'Ouest, Gatineau
2004, 241 pages

Tout en posant d'emblée, en épigraphe, qu'« Un vice-doyen, c'est une souris qui rêve de devenir rat », Jean-Pierre Charland s'emploie à jeter, dans son deuxième roman, une lumière très crue sur le monde universitaire, saisi dans ce qu'il a de plus sordide, de plus médiocre et, même si l'association peut paraître paradoxale, de plus violent.

Dans une université montréalaise, engagés dans la course au poste de vice-recteur, Nicole Leclerc, la vice-doyenne aux études de premier cycle, redoutée par tout le monde pour sa méchanceté et sa grossièreté, et Léopold Poulin, le vice-doyen aux études supérieures, dandy en fin de carrière mortellement ennuyé par ses cours et ses étudiants, sont prêts à se livrer à toutes sortes de manœuvres peu orthodoxes et à des attaques malhonnêtes pour s'emparer du (de plus de) pouvoir. La tension s'accumule entre les deux, tandis que d'autres personnages, tels les étudiants Jacques Couture et Hélène Buteau, sont impliqués, pour des raisons différentes, dans cette véritable *rat race* qu'est la course au rectorat.

Le livre donne l'impression générale d'être trop construit d'après une recette censée lui garantir la réussite, l'auteur distribuant savamment des stéréotypes, dans une histoire spectaculaire mise en scène dans un milieu réputé pour son « pacifisme » et son « honorabilité », des scènes de sexe qui se veulent piquantes, mais qui ne sont que pitoyables ; une enquête menée par un couple de policiers qui, en dépit de leurs frictions quotidiennes, se complètent à merveille, une fin conventionnelle, où les méchants sont punis et les bons sont récompensés. Le roman montre cependant bien l'existence de certains personnages universitaires (même si les « types » mis en scène sont trop manichéens et souvent sous-tendus par des motivations assez peu vraisemblables), dont Poulin, dans lequel le misogyne invétéré va de pair avec le prof pour qui son métier n'a plus que des vertus soporifiques, le réveil



ne se produisant que lors de la rencontre d'une jeune et jolie femme, d'une « BMW » ou bien d'une « Toyota Camry », modèle sport ou familial. Il y a aussi la marâtre inculte et autoritaire, le prof honnête et lucide, l'étudiant scrupuleux et un peu naïf, l'étudiante séductrice et intelligente, entreprenant de venger en quelque sorte la gent féminine et risquant d'être piégée par son propre aplomb. Au moyen d'une ironie qui se veut mordante, mais qui n'est que trop facile, Charland réussit à prouver ce qu'on ne savait que trop bien, soit qu'« un campus universitaire, ce n'est pas une colonie de vacances ni une amicale d'anciens servants de messe ».

DENISA OPREA

FRANÇOIS DÉSALLIERS
L'homme-café

Québec Amérique, Montréal, 2004, 353 pages

Troisième roman de François Désalliers, *L'homme-café* est décrit en quatrième de couverture comme « à la fois fable, conte, récit épique ». À mon avis, nous sommes beaucoup plus près du « livre dont vous êtes le héros », pour lequel le lecteur ne réussit pas à trouver le trésor.

Jean-Marie Lalonde, 40 ans, vendeur vedette d'un magasin de meubles et décoration, entre un beau jour de juillet dans un café et décide de ne plus en sortir. Il passe de clandestin à attraction, de décor à souvenir. Et ce, pendant dix ans.

Le roman se construit autour de l'organisation du quotidien de Jean-Marie (se laver, aller aux toilettes, dormir, manger, faire l'amour) et celui du café (changer le réfrigérateur, augmenter la clientèle, organiser une kermesse, ajouter un étage à l'édifice) et la réflexion qui sous-tend cette « aventure ».

Pourquoi Jean-Marie a-t-il ainsi changé de vie ? C'est la question que lui posent tous les protagonistes : Manon Beauregard, sa femme délaissée ; Lily et Samuel, ses enfants abandonnés ; Martin Lépine, son meilleur ami qui deviendra le nouveau conjoint de Manon et le nouveau père de Lily et de Samuel ; Olivette Michaud, son ex-patronne ; Micheline Brûlé, sa meilleure cliente ; Antoine Fourier, le psychiatre dépêché sur place ; Arthur Simard, le curé ; Éloi Bélanger, le

maire ; Michel Dion, le journaliste de *Pub Info* ; Isabelle Létourneau, de la radio et Laurent Barbeau de la télévision. Et tous recevront la même réponse : « Je ne sais pas ».

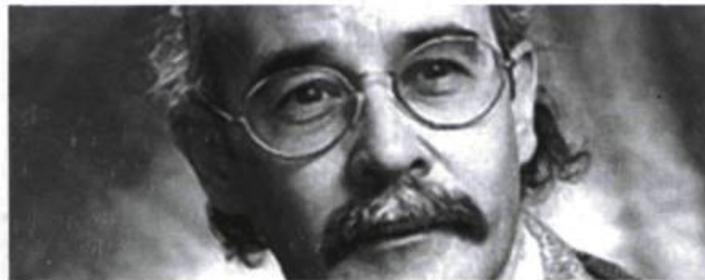
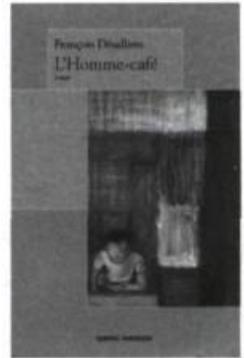
Seuls, Luigi et Tony, les patrons du Café, trouveront une réponse satisfaisante à la lubie de Jean-Marie : cet homme qui a choisi leur établissement pour s'enfermer, cet homme qui dessine et peint avec talent leur environnement, cet homme est un phénomène à exploiter pour le plus grand bien du commerce. On expose donc le « phénomène », on lui fournit du matériel pour sa peinture et on l'adopte comme pensionnaire. Quant à Jean-Marie, au fond de son café, il peint, lit des livres d'art et reçoit les visiteurs et les curieux sur un fond de citations poétiques et de

musique classique. Et ce, pendant dix ans.

Les 300 premières pages concernent la première année d'existence de « l'homme-café ». Par la suite, c'est la vie qui reprend ses droits : le teint verdit, les muscles s'atrophient, les mots viennent à manquer, les souvenirs s'estompent, l'oubli s'installe et la mort vient.

L'intervention de l'auteur au début du roman m'avait laissé croire à une quête sinon spirituelle du moins existentielle : « Il lui faudra beaucoup de temps et beaucoup de souffrance avant de pouvoir comprendre ce qui avait pu le pousser à se comporter d'une façon si étrange » (p. 37). Je croyais qu'au fil de ma lecture, à l'instar de Jean-Marie, je comprendrais, mais il n'en est rien. Déception !

JACQUELINE ROY



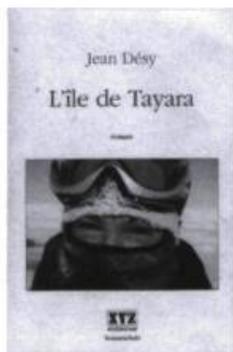
JEAN DÉSY
L'île de Tayara

XYZ éditeur, Montréal, 2004, 248 pages

Jean Désy est un amoureux du Nord, ce vaste pays de glace, de neige et de froid qui le fascine. Après *Voyage au nord du Nord*, *Ô Nord mon amour* et *Le coureur de froid*, entre autres œuvres, il nous transporte dans son dernier roman, lui qui a eu la chance en 2000, en tant que médecin remplaçant, de visiter l'île Mansel, en compagnie d'un grand pêcheur d'ombres chevaliers, à Puvirnituq et dans une île au nord de la baie d'Hudson, celle de son ami Inuk Tayara. Contrairement à son habitude, il cède cette fois la narration à une jeune femme, Geneviève, qui accompagne son père, biologiste travaillant dans le Nord, et trois Inuits, dont Tayara, à une pêche miraculeuse sous la glace dans une île « au plus grand nord du Nord », qui donne son titre au roman.

Ce voyage initiatique permet à la jeune narratrice, qui semble avoir souffert de la difficile séparation de ses parents, qu'elle évoque d'ailleurs à quelques reprises, de prendre contact avec ce pays de froid qu'elle idéalisait au départ mais qui se transforme au contact de la population, sans cependant la décevoir. À Puvirnituq, elle est certes enchantée par l'accueil qu'elle reçoit, par tant de douceur et de beauté, mais, en même temps, elle est étonnée de tant de violence et se révolte contre le peu d'intérêt que l'on accorde, dans ce pays qu'elle croyait pur, à l'environnement. C'est l'occasion, pour elle et pour l'écrivain, de nous sensibiliser à l'importance de l'écologie, dans ce pays « recouvert de blanc bleuté » (p. 13), dans ce pays où la lumière incandescente n'a rien de comparable à ce qu'on voit au Sud (p. 17). Elle dénonce encore la violence qui sévit dans le Nord, l'abus qu'on y fait de l'alcool, « plus que jamais un problème au Nunavik » (p. 43), pour le père biologiste derrière

...pour quiconque s'intéresse à l'imaginaire
de la neige, de la glace et du froid.



lequel se cache, en réalité, un médecin, qui y voit non pas une question de gènes, mais « une question de culture, de manière de vivre, de caractère » (p. 44). L'alcool est « responsable d'une grande partie des indignités » qui y sont signalées de plus en plus fréquemment. Cela n'empêche toutefois pas le biologiste de louer les grandes qualités des Inuits et d'affirmer qu'il n'a « jamais été aussi heureux que chez eux » et que c'est au milieu d'eux que « [s]a vie est la plus remplie, la plus totale » (p. 45), jugement que sa fille Geneviève ne met guère de temps à partager, surtout qu'elle se dit prête à renoncer à une vie dans le Sud et à s'établir, comme l'enseignante Brigitte, la nouvelle flamme de son père, dans le Nord où elle est convaincue de trouver le bonheur, avec ou sans Putulik, le fils de Tayara, qu'elle trouve de son goût, mais qui s'intéresse peu aux filles du Sud, et qu'elle apprend à connaître, lors de la grande excursion de pêche dans l'île de Tayara.

Jean Désy sait susciter l'intérêt. Geneviève refusera les bras de Putulik et d'Aisara, son compagnon, et préférera plutôt terminer son récit, sorte de journal intime, sur une note dramatique, tragique même, qu'il faut laisser le soin aux nombreux lecteurs et lectrices de découvrir. La jeune narratrice aura toutefois eu la chance, au contact du Nord et de sa population, au contact de son père aussi, quelque peu marginal dans le genre de vie qu'il a volontairement choisie, de modifier sa vision du monde, d'abandonner ses préjugés et de découvrir une nouvelle vie et l'essentiel de cette vie que le Sud, elle en est convaincue, ne peut offrir. Il faut lire ce magnifique roman pour découvrir la grandeur et les beautés d'un vaste pays inconnu des gens du Sud, que le romancier décrit avec la palette d'un peintre et la sensibilité d'un artiste, tout en nous dévoilant la richesse d'un vocabulaire nordique qu'il prend le soin de nous définir dans un lexique, à la fin de son ouvrage. Jean Désy est devenu non seulement un écrivain prolifique mais aussi un écrivain talentueux, incontournable désormais pour quiconque s'intéresse à l'imaginaire de la neige, de la glace et du froid.

AURÉLIEN BOIVIN

À l'aube de la cinquantaine, Basilica ressent crûment le besoin de nouveauté. Alors qu'elle a toujours mené une petite existence tranquille de célibataire, elle est maintenant confrontée à ses propres démons. Peut-elle encore séduire ? Son milieu de travail lui offrira alors plusieurs occasions de sonder son pouvoir de séduction. Elle est en effet enseignante dans une école pour jeunes décrocheurs provenant en majorité de communautés ethniques. Le goût de l'interdit incitera cette femme autrefois placide à jouer avec le feu et cumuler les aventures dans le milieu où elle évolue. Elle jettera en particulier son dévolu sur un de ses étudiants, Olivier, duquel elle s'enthichera plus que prévu.

Lamarre nous offre, avec cette première création, une histoire qui regorge de péripéties et de passion. Les personnages sont vivants et les questionnements sur l'amour, la séduction et la condition des femmes très actuels. Le lecteur ne pourra qu'être intrigué par ce récit de bonne qualité aux accents sensuels.

La structure romanesque, bien que conventionnelle, enchaîne les rebondissements avec efficacité et sans développements excessifs. Le rythme est indéniable. Pourtant, certains besoins narcissiques illustrés ici ne suscitent guère l'assentiment. En voulant se rassurer sur la portée de ses charmes, l'héroïne et narratrice semble mettre en jeu son bonheur à coup d'aventures interdites avec ses jeunes étudiants. On s'explique mal la démarche de cette dernière. Veut-elle simplement mesurer sa capacité à séduire ou est-elle vraiment amoureuse du jeune Olivier ?

Tel que l'indique le quatrième de couverture, *Et même le dimanche !* ne répond pas à ces questions, au risque de nous laisser sur notre appétit. Le lecteur ne sait pas trop quel sens donner à l'œuvre et quelles réponses en tirer. Pourtant, il ne faut pas se leurrer, ce roman a beaucoup à offrir et intéressera sans doute un lectorat en quête d'un bon divertissement.

STEPHANIE NOLIN



LOUISE LAMARRE
Et même le dimanche !

Lanctôt éditeur, Montréal, 2004, 150 pages

Avec son premier roman *Et même le dimanche !*, Louise Lamarre fait un plongeon plutôt réussi dans le monde littéraire en explorant les méandres du quotidien d'une quinquagénaire rongée par le désir de changement. Sans jamais abandonner le registre humoristique, ce premier ouvrage soulève des questions sérieuses que se posent bien souvent les personnes hantées par le démon de midi.

MICHEL DUFOUR
**L'inconnu
dans la voiture rouge**

L'instant même, Québec, 2004, 132 pages

C'est une histoire pour le moins émouvante que raconte Michel Dufour dans son deuxième roman, *L'inconnu dans la voiture rouge*, un titre qui ne rend pas bien du tout le contenu ou l'intrigue. Car cet inconnu, qui terrorise le quartier, joue un rôle secondaire en regard de Victor, le jeune garçon obligé de subir la présence d'un beau-père indigne qui le force à se réfugier dans un ancien puits abandonné après avoir monté un scénario d'enlèvement avec Charlot, son meilleur ami, son presque frère. Mais le complot est vite éventé, surtout qu'on a découvert dans le puits le cadavre d'un bambin de quatre ans que le meurtrier, « l'inconnu dans la voiture rouge », a lancé dans le « trou », provoquant une chute de terre et de pierre qui a bien failli tuer Victor. Ce dernier, intrépide, est transporté inconscient à l'hôpital, où il se remet rapidement de sa mésaventure, après avoir tenté de se jouer du médecin traitant en feignant la maladie. Une fois guéri, il doit aller vivre chez les voisins Surprenant, les parents de son ami Charlot, sa mère étant victime d'une dépression, convaincue que, médiocre mère, elle est responsable de la mauvaise relation qu'elle entretient avec son fils. Elle entend quitter son compagnon, violent et alcoolique, au grand plaisir de Victor, qui rêve de retrouver la paix qu'il connaissait avant l'arrivée de celui qu'il nomme Chose, qu'il hait et qu'il souhaite éliminer un jour tant il le dérange. Le geste d'éclat qu'il pose à la fin lui vaut d'être placé dans une école de réforme.

Victor est un gamin pour le moins étonnant, prêt, malgré son jeune âge, à quitter son enfance. Le drame qu'il vit est un drame humain certes, réaliste aussi, qui rappelle avec acuité les problèmes des familles éclatées, reconstituées, dans lesquelles certains membres ont toute la misère du monde à s'adapter à un nouvel environnement. Le narrateur, tantôt naïf, comme il se doit, tantôt lucide, n'est pas sans rappeler celui du *Souffle de l'harmattan* de Sylvain Trudel. Comme lui, il réfléchit sur le monde

qui l'entoure, porte des jugements sur les adultes, sa mère, son ami Charlot, son beau-père et tous ceux qui composent son quotidien. Le moins qu'on puisse dire, c'est qu'il est nettement plus précoce que les enfants de son âge, car sa narration est de grande qualité. D'aucuns diront même qu'il est un petit génie. Mais que ne ferait-on pas pour assurer sa survie dans un monde où l'on se sent de trop, abandonné, laissé pour compte, un monde

de violence où les beaux-pères battent les enfants de leurs conjointes, où les assassins se promènent en voiture rouge pour satisfaire leurs bas instincts avec des enfants qui sont prêts à livrer la guerre à leur façon pour nous faire réfléchir ? Voilà un roman à rapprocher encore de *L'or des fous* de Lise Blouin (voir le compte rendu dans ces pages) ; voilà certes un roman à lire et à méditer.

AURÉLIEN BOIVIN



LAURENT LAPLANTE
Les mortes du Blavet

Les éditions JCL, Chicoutimi, 2004, 305 pages

J'avais été surpris par le premier roman policier du chroniqueur devenu romancier Laurent Laplante, qui nous avait donné *Des clés en trop, des doigts en moins* à L'instant même en 2001. Il confirme son talent avec ce deuxième roman, *Les mortes du Blavet*, aux Éditions JCL. Et sans doute que l'éditeur Jean-Claude Larouche doit être fier de sa nouvelle recrue, qui donne en quelque sorte ses lettres de noblesse au genre policier, qui n'a pas été populaire comme il aurait dû l'être, dans la littérature québécoise. Laplante n'a rien à envier aux grands écrivains du genre.

Les mortes du Blavet est un roman d'enquête. À la suite de la mort tragique de Marie-Françoise Le Guern, une jeune Québécoise de 23 ans en visite en Bretagne chez sa grand-mère, une riche industrielle bien en vue du Morbihan, retrouvée assassinée dans le Blavet, un fleuve qui ressemble plutôt à une petite rivière, l'enquête est confiée à un enquêteur breton de grande renommée, Yann Féroc. En raison de la citoyenneté canadienne de la victime, Féroc s'adjoint les services d'un enquêteur québécois, Pharand. Ce dernier fait appel, à son tour, pour l'appuyer dans ses recherches, à son lieutenant, l'enquêteur Marceau. Grâce à leur perspicacité et à leur flair, ils apportent tous deux une aide précieuse au limier breton, d'autant que l'enquête se corse à la suite de la mort tragique de la mère de la première victime : Viviane Le Guern, accourue depuis Québec où elle vit depuis une bonne vingtaine d'années, après s'être froissée avec sa mère, est aussi retrouvée dans le même cours d'eau, à peine débarquée en Bretagne, trois jours plus tard.

Les deux enquêtes sont palpitantes et témoignent du talent du romancier, qui multiplie les allégations pour maintenir, bien sûr, l'intérêt jusqu'à la fin, comme il se doit dans un roman du genre. Et on ne s'ennuie pas dans le roman de Laplante, qui fait preuve d'une riche imagination et d'un réel talent de narrateur. Tous les éléments sont amenés petit à petit pour éclairer les deux meurtres et, comme il se doit encore, déboucher inévitablement sur l'arrestation du ou des meurtriers, que je me refuse à identifier avec la certitude que plusieurs lecteurs et lectrices voudront découvrir à leur tour un excellent et intéressant roman policier comme nous en avons trop peu dans notre littérature. Vivement un nouveau thriller de Laurent Laplante !

AURÉLIEN BOIVIN



NATHALIE LOIGNON
La corde à danser

La courte échelle, Montréal, 2004, 154 pages

Nathalie Loignon n'en est pas à sa première publication. Auteure à 27 ans de quatre romans jeunesse à succès (*Christophe au grand cœur* a remporté le prix Henriette-Major du premier roman et le prix Alvine-Bélisle des bibliothécaires), elle offre cette fois à son public déjà fidèle une œuvre pour adulte. Il n'est cependant pas question de renier ses origines d'écriture : encore une fois, la voix est celle d'une enfant, fillette de « trois à sept ans selon les instants, les chapitres ».

Souvenirs de fillette sans chronologie : il s'agit plutôt d'un récit d'aprentissage, mémorial qui émane des sens. Parce qu'incomplets, inclassés et

inclassables, ces témoignages n'en deviennent que plus intenses. La fillette se remémore sans cesse les bribes de ce qui lui reste de la seule visite de son père, qui l'a abandonnée avec sa mère, il y a longtemps. Les cadeaux offerts, la corde à danser, deviennent alors le seul lien qui la relie à l'être absent. Elle décrit la solitude de sa mère et sa lucidité d'enfant laisse entrevoir un immense vide. Les souvenirs, hachurés par les photos de la grand-mère qui tente de faire surgir un passé qui ne reviendra plus, ne sont pas hiérarchisés ; ils la hantent avec la même récurrence, avec la même violence. La mort d'un oiseau est racontée au même titre que la découverte d'une amie de la famille, pendue avec la laisse du chien, devant son fils handicapé. Le ton reste égal : il n'en est que plus troublant, le

lecteur adulte ne pouvant qu'être désarmé par cette naïveté d'enfant.

Loignon a su mettre les mots sur les douleurs d'une fillette, qui pourrait être n'importe qui et tout le monde à la fois. C'est d'ailleurs cet anonymat qui insuffle de la force à ce roman. Qui est cette fillette à qui la vie fait si mal ? Quelle est cette enfant qui nous semble si connue, qui joue au sous-marin dans la baignoire, pour qui une visite chez grand-mère devient synonyme de fête et pour qui un baiser de maman peut faire disparaître tous les maux du monde ? Bien que la littérature québécoise ait largement usé de ce procédé d'une voix enfantine, il n'en reste pas moins bouleversant. Loignon a su le renouveler par une narration non linéaire, dans laquelle le lecteur perçoit une grande maîtrise de la langue et de ses images. Le résultat est particulièrement réussi, dans la mesure où il s'agit de troubler et non pas de provoquer une réflexion. Souvenirs spasmodiques, *La corde à danser* est un retour sur soi, un repli nourri de réminiscences : « Ferme tes yeux désormais et dessine des histoires avec les ombres sur les murs. N'ait plus peur du noir ».

JULIE HÉROUX DE SÈVE



PIERRE LEROUX
Cher éditeur

Albin Michel, Paris, 2004, 252 pages

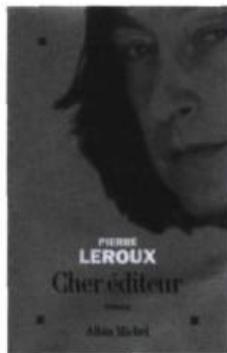
Est-ce donc si important d'être publié quand on se dit écrivain ? C'est la question que se pose Pierre Leroux à travers une vingtaine de lettres troublantes, pathétiques, drôles, caustiques ou tristes que des écrivains en mal d'amour et de reconnaissance adressent à leur *Cher éditeur*. Chacun attribue à cet homme, submergé de manuscrits, le pouvoir immense de décider de leur talent, de leur succès, de leur malheur, de leur échec et même de leur vie. Aussi s'efforcent-ils de le convaincre, de l'attendrir, d'attirer son attention, de se montrer original. Parfois, ils s'abaissent, louvoient, font du chantage. Chacun défend son œuvre avec l'énergie du désespoir. Ces exercices de style restent d'un pathétisme troublant. L'éditeur devient le juge de dernière instance, celui qui porte le coup de grâce. Est-ce que son refus signifie qu'une œuvre est pourrie, et son

auteur par conséquent ? Faut-il voir en l'éditeur un bourreau tout puissant capable de départager le bon du mauvais ? Même la fille de l'éditeur n'ose pas dévoiler le métier de son père, de peur d'être méprisée. Ce dernier lui répond par une lettre cruelle et dévastatrice, dans laquelle il lui avoue sa haine des écrivains et sa répulsion devant l'étalement de leurs délires égocentriques.

Un livre vaut-il une vie (les références au suicide d'écrivains y sont nombreuses) ? Est-il raisonnable de consacrer sa vie à un livre, comme l'a fait le père de d'éditeur ? Les écrivains, il est vrai, ont développé une véritable obsession de la publication et beaucoup croient qu'ils sont nuls s'ils ne sont pas édités. La parution d'un livre est perçue comme le summum de la reconnaissance du talent et elle seule peut amener la consécration dans le milieu. Un écrivain qui ne publie pas est-il un véritable écrivain ? Leroux ne se pose sans doute plus cette question. Il fait partie de ceux qui ont posté leur manus-

crit et, bien qu'il ait évalué ses chances d'être publié à une sur mille, il a trouvé preneur dans un délai raisonnable, de surcroît dans une maison d'édition prestigieuse, Albin Michel. Avec cette offre en poche, Leroux n'a pas eu à confier son désarroi à son éditeur, ni à le supplier de reconsidérer son refus, ni même à se plier à des corrections de forme et de fond pour correspondre à la politique éditoriale de la maison ou, pire, au goût du jour. En plus, son livre a connu une excellente couverture médiatique et de bonnes critiques. Il n'a donc aucune raison de douter de son talent. Il ne le faudrait pas non plus, car son livre mérite les éloges. Il est très bien écrit, original, drôle, réjouissant, cynique, pathétique aussi. C'est une charge bien menée contre le milieu très élitiste de l'édition parisienne, tout autant que contre l'obsession des écrivains en mal de reconnaissance, qui veulent à tout prix être publiés et lus.

CÉLINE CYR





ANDRÉE A. MICHAUD
Le pendu de Trempe

Québec Amérique, Montréal, 2004, 225 pages

Au grand bonheur des lecteurs et lectrices qui ont été séduits par le récit mystérieux et introspectif du *Ravissement* (Prix du Gouverneur général en 2001), Andrée A. Michaud fait un retour attendu sur la scène littéraire en publiant *Le pendu de Trempe*, un roman tout aussi riche et complexe que son prédécesseur. Dès le prologue, l'auteure jette les bases de la problématique qui sera au centre de l'œuvre : le passage du temps. Se joint à cette préoccupation – tout comme dans *Le ravissement* – une exploration du thème de la folie qui est (encore une fois) servie par une écriture dense et une structure romanesque irréprochable.

Le récit que nous propose Andrée A. Michaud est relaté par Charles Wilson, un homme dévasté qui, poussé par des motifs nébuleux, revient dans son village natal après vingt-cinq années d'absence. C'est dans une clairière où les nombreux souvenirs de jeunesse s'entrechoquent qu'il fait la découverte du corps pendu de son ami d'enfance, Paul Faber. Il n'en faut pas plus à Wilson, déjà très fragile, pour sombrer dans le délire le plus complet. Car ce suicide, loin d'être un geste gratuit, semble prendre racine dans un événement horrible qui aurait ébranlé la communauté de Trempe peu avant le départ de la famille du jeune Charles Wilson. C'est du moins ce que ce dernier nous apprend en communiquant ses pensées troubles et en évoquant son passé aux contours plus qu'incertains. Mais comment se fier à la version de ce personnage dont la folie l'amène à dialoguer avec les oiseaux empaillés de Joseph Lahaie, l'homme

qui l'héberge à Trempe ? Pour remédier à cette situation, l'auteure, reprenant un des éléments majeurs du *Ravissement*, fait intervenir un second narrateur (Lahaie) afin d'éclairer les sombres événements qu'a connus le village de Trempe et de faire éclater au grand jour la vérité à propos de Wilson et de la mort de Faber.

Grâce à une maîtrise exemplaire de l'écriture introspective, Michaud réussit brillamment à montrer le paradoxe qui habite Wilson, cet homme déchiré à la fois par la nécessité d'oublier son passé et par le désir de le reconstituer pour enfin exorciser la douleur intense qui le tenaille. En faisant tomber les indices au compte-gouttes, l'auteure sait tenir son lecteur en haleine tout en le transportant dans un dédale de phrases soignées qui parviennent à exprimer sans difficulté tout le déséquilibre du narrateur. Dans ce roman aux multiples accents fantastiques, le temps est trituré ; il se dilate, se compresse et va même parfois jusqu'à s'arrêter complètement. Les détails prennent ainsi des proportions démesurées, ce qui donne au récit un caractère d'étrangeté, mais aussi une compacité qui risque de paraître un peu lourde aux yeux de certains lecteurs. On referme *Le pendu de Trempe* avec l'impression de ne pas avoir élucidé l'ensemble des mystères qui planent au-dessus de cette histoire (comment faire la part des choses entre la fabulation du narrateur et la réalité ?). Et pourtant, quel plaisir de lecture ! Si *Le ravissement* est venu confirmer le talent d'Andrée A. Michaud, n'hésitons pas à affirmer que *Le pendu de Trempe*, dans toute sa violence et son aplomb, le consolide avec brio.

JULIEN DESROCHERS

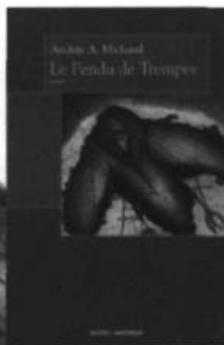
Le temps est trituré ; il se dilate, se compresse et va même parfois jusqu'à s'arrêter complètement.

IRÈNE NÉMIROVSKY
Suite française

Denoël, Paris, 2004, 434 pages

Irène Némirovsky, née en Ukraine en 1903 d'une famille juive, arrive en France à l'âge de 16 ans. À partir de 1929, elle y publie des romans qui lui apportent la notoriété. En 1942, elle est déportée et assassinée par les Nazis. Et ce n'est que plus de soixante ans après sa disparition que nous pouvons lire son dernier grand projet littéraire, rédigé alors qu'elle entretenait peu d'espoir pour sa propre survie. Si quelques œuvres posthumes de Némirovsky ont paru après la guerre, aucune n'a eu le retentissement de *Suite française*, dont le manuscrit avait été protégé par sa fille Denise, alors âgée de 13 ans : ce dernier roman a obtenu le prix Renaudot 2004, décerné pour la première fois à un écrivain décédé.

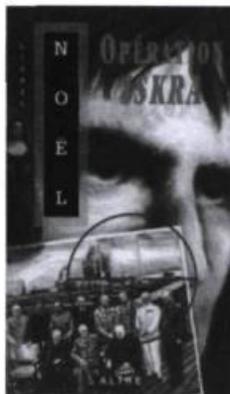
Suite française est fait de deux parties, « Tempête en juin » et « Dolce ». Le projet de Némirovsky (comme on l'apprend dans les « Notes » de l'auteure placées en annexe) comportait, au départ, au moins quatre parties, qu'elle a ensuite réduites à trois. Elle n'aura, finalement, que le temps de terminer les deux premières. « Tempête en juin » est le récit de la fuite des Parisiens à l'approche de l'armée allemande : d'un chapitre à l'autre, un écrivain vaniteux, un banquier, une famille de la haute bourgeoisie, un couple d'employés de bureau sont autant de personnages qui sont confrontés à la violence des bombardements, à l'absence de nourriture, à la pénurie d'essence, à la solidarité ou au chacun pour soi. Leur exode sera aussi bref qu'il aura été angoissant :



pendant qu'ils essaient de fuir, l'armistice est signé et le gouvernement de Vichy se met en place. C'est alors que commence la deuxième partie, « Dolce », située entièrement dans le village occupé de Bussy. Les Allemands s'y installent et chaque maison est tenue d'héberger un soldat ou un officier. Les occupants vivront alors avec des femmes qui attendent toujours un mari, un père, un frère parti au front, mort ou prisonnier.

Némirovsky explore avec beaucoup de finesse la complexité de l'âme humaine, en présentant le quotidien de personnages dans le contexte particulier de la guerre puis de l'occupation, où les gens se révèlent parfois fort différents de ce que l'on avait imaginé : la bassesse, la mesquinerie, la peur y côtoient la générosité et le courage. Le récit étant situé entre l'été 1940 et le printemps 1942, on pourra d'autant plus louer les grandes qualités d'observatrice de l'auteure, qui écrit les événements sans recul : sa mort en juillet 1942 a mis un terme, à n'en pas douter, au développement d'une œuvre importante.

GILLES PERRON



fait de la radio pendant quelques années, de l'enseignement pendant trop longtemps, pas assez de voyages, trop d'articles et quelques livres. Mais il a vécu quinze ans avec Diane ».

Aussi qui est cette Diane ? Compagne de vie de l'auteur, elle apprend au mois de septembre 2002 qu'elle est atteinte d'un cancer incurable. Elle n'a plus que quelques mois à vivre, diagnostiquent les médecins. Il ne lui reste en fait plus que quelques semaines. Elle entreprend d'appriivoiser cette mort qui l'aborde plus tôt que prévu, avec le sourire et une sérénité qui étonnent ses médecins et ses proches. Elle se doit de faire un grand ménage dans sa vie avant de partir : des secrets de famille à révéler, des objets à donner à ceux qu'elle aime. Diane offre ainsi les meilleurs moments et les plus beaux sourires qui lui restent aux membres de sa famille et à ses amis. L'auteur se voit alors rélégué aux tâches plus ingrates, plus lourdes – les visites chez le médecin et au funérarium – étant le seul en qui elle a assez confiance et avec qui elle est capable de les traverser. « Je ne vis plus à deux avec Diane : je vis pour deux, sauf que je suis seul à la tâche », écrit-t-il. Le voyage à Martha's Vineyard représente alors pour Diane la dernière étape, la dernière chose à faire : un adieu à la mer et à Michel, son ami de toujours.

Monette rend, avec *Dernier automne*, un vibrant hommage à la femme qu'il aime. Sans complaisance et sans pudeur, il nous laisse pénétrer dans le quotidien de la mort et de l'humilité qu'elle nous force à acquérir. Les colères et la dépression qui suivirent l'annonce de la maladie, les humiliations que la dégénérescence oblige Diane à subir, la fatigue, les premières chicanes du couple ; chacun des extraits du journal intime donne à réaliser l'importance de cette femme drôle et forte dans sa vie et celle de leurs proches. « La mort transforme nos vies en une sorte d'œuvre, en l'œuvre d'une vie. Celle de Diane est une œuvre inachevée, et elle n'est pas moins belle et complète et entière pour autant : comme plein de magnifiques œuvres inachevées... ».

À lire par temps clair – dans le ciel, la mer et l'existence. Introspection que la mort oblige l'auteur à

faire, *Dernier automne* est une œuvre bouleversante, par sa malheureuse et si possible proximité.

JULIE HÉROUX DE SÈVE

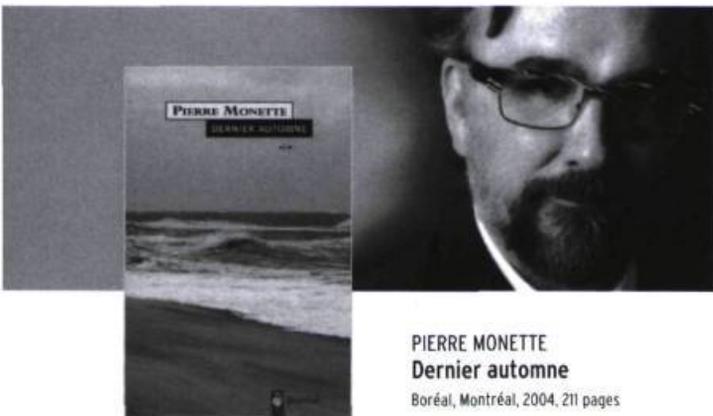
LIONEL NOËL

Opération IskraÉditions Alire, Lévis, 2004, 370 pages
(Coll. « Espionnage »)

Après avoir remporté le prix Arthur-Ellis du meilleur roman policier francophone au Canada en 2000 grâce à son premier roman, *Louna*, Lionel Noël donne cette fois dans le polar historique, racontant de manière romancée les événements entourant la Conférence de Québec, événement réel s'étant déroulé au cours de la Deuxième Guerre mondiale.

Au mois d'août 1943, le président américain, Franklin D. Roosevelt, et le Premier ministre de la Grande-Bretagne, Winston Churchill, sont accueillis à Québec par le Premier ministre canadien, Mackenzie King, afin de finaliser les plans du grand débarquement des Alliés en Europe. Ce que les trois bonzes ne savent pas, c'est que Hitler a comploté pour faire assassiner les chefs d'État au cours de cette rencontre en sol québécois. Joseph Staline, tête dirigeante de la Russie qui devait aussi assister à la conférence, décide de rester dans ses steppes, ayant eu vent des plans d'Hitler. Staline, depuis son pays, commande l'opération *Iskra*, une manœuvre par laquelle on mandate Egan O'Shea, un Irlandais alcoolique et polyglotte, pour se rendre au Canada pour enquêter sur la possible infiltration allemande.

Le roman de Noël fait l'étalage d'un savoir époustouffant au sujet de la Deuxième Guerre, savoir qui témoigne sans contredit de la documentation à laquelle a dû s'adonner l'auteur – quoiqu'on soupçonne que Noël, qui est né en Belgique en 1961, ait été prédisposé à s'intéresser au second grand conflit planétaire, son grand-père germanophone et sa grand-mère francophone ayant été déchirés par les tristes et tragiques événements du milieu du siècle dernier. À plusieurs endroits dans le texte, l'auteur marque, au moyen d'un astérisque, l'authenticité de certains des discours des personnages. Le vocabulaire parfois technique

**PIERRE MONETTE
Dernier automne**

Boréal, Montréal, 2004, 211 pages

Pierre Monette est un écrivain accompli : essayiste (*L'immigrant, Pour en finir avec les intégristes de la culture*), poète (*Ajustements qu'il faut, Traduit du jour le jour, Temps supplémentaire*), romancier (*Trente ans dans la peau*), journaliste (*Voir, La Presse...*) et même mélomane (*Macadam Tango, Le guide du Tango*). Cette fois, il a choisi d'offrir à ses lecteurs un fragment de sa vie : *Dernier automne* est une autobiographie, un morceau de son existence. La biographie en couverture se lit ainsi : « Pierre Monette a

qu'emploie l'auteur attire le lecteur néophyte vers un lexique des plus pertinents, qui occupe les deux dernières pages de l'ouvrage. Comment savoir, sinon, que l'acronyme « CIC » désigne l'« American Counter Intelligence Corps » ; que le mot allemand « Abwehr » réfère à un service d'espionnage ; qu'un terme aussi banal que « Oreille » est utilisé dans le langage des sous-marinières pour identifier l'opérateur radar, ou, à l'inverse, que les lettres « NKVD » raccourcissent l'expression complexe et presque inintelligible « Narodny Komissariat Vnoutrennikh Diel » ?

Seule ombre au tableau, le style de l'auteur laisse parfois poindre quelques maladresses : pourquoi, par exemple, avoir à mentionner, dans l'incise suivant une réplique, que les paroles sont ironiques (p. 57), alors que le lecteur peut s'apercevoir lui-même d'une telle subtilité ? Pourquoi, par ailleurs, attribuer à un mafioso de la Petite Italie, à Montréal, un français « de France », le *Capo* pérorant au moyen de nombre de clichés argotiques avant d'« éclater la tronche » d'un indésirable ?

Quoi qu'il en soit, *Opération Iskra* ravira aussi bien les férus d'histoire – qui seront peut-être surpris d'apprendre que le premier ministre King, s'il refusait d'adhérer à l'idéologie hitlérienne, était fasciné par le *Führer*, ou encore que le Canada a été considéré pour héberger la famille royale, au cas où l'Angleterre eût été envahie par les nazis – que les mordus de récits d'espionnage. Le fait que l'intrigue se déroule simultanément dans plusieurs pays – Canada, États-Unis, Russie, Allemagne – n'est pas sans rappeler le spectacle à grand déploiement des romans de Jean-Jacques Pelletier, aussi publié chez Alire.

STEVE LAFLAMME

PAULE NOYART
Les pékinois de monsieur Chang

Le Méac, Montréal, 2004, 139 pages

Atteinte d'un cancer incurable, Amanda, la narratrice des *Pékinois de monsieur Chang*, de Paule Noyart, prend l'habitude de noter toutes les réflexions qui lui traversent l'esprit, les rêves qu'elle fait la nuit, les événements de son enfance tels qu'elle les rappelle

à sa mémoire ainsi que les réactions de son entourage au sujet de la maladie dont elle souffre. Ainsi les propos de son infirmière, Éliane, à qui elle fait subir ses mauvaises humeurs passagères, de Laurette, sa jeune sœur à qui elle tient comme à la prunelle de ses yeux, de Riri, son mari amer vis-à-vis d'une femme trop lucide pour se montrer attachante, de Christian, un jeune gamin de douze ans étrangement fasciné par la mort et par le mystère de la vie dont il soupçonne Dieu, ce « tueur en série » (p. 121) de miner l'existence, sont consignés sans pudeur aucune. En s'administrant les « pilules du bonheur » (p. 59), la femme arrive à geler ses malaises physiques pour plonger dans son univers mental où fourmillent impressions, images et rêveries aptes à la distraire de ses chimiothérapies hebdomadaires, et à lui faire oublier son corps qui ne sait plus comment se comporter. Le goût du café, qui lui procure un véritable contentement, et son chien Alex, qu'elle affectionne particulièrement, l'aident également à traverser les délices de la maladie.

Avec un humour caustique et un détachement surprenant, Amanda aborde la question de Lourdes, dont la réputation est « surfait[e] » (p. 108) et où l'on donne « un [...] petit miracle en prime pour tout grand miracle homologué » (p. 23), du bonheur, dont « on se lasse aussi » (p. 59), de la mort, ce truc dont « elle ne [va] tout de même pas [...] faire un plat, [puisqu'il] arrive à tout le monde » (p. 33). Se présente aussi à sa mémoire le souvenir de sa mère qui, fâchée contre son mari, avait convié ses petites filles à un voyage en Espagne dont le but évident était de punir l'homme adoré. Et celui de ce père infidèle qui, après la mort de sa femme, avait pleuré sans retenue sur le poudrier de la défunte en essayant de recréer le claquement si souvent entendu dans le passé. Le monologue de Riri, portant sur les causes du manque d'amour envers Amanda, est mot pour mot évoqué dans cette compilation de pensées hétéroclites et, pour certaines, douloureuses. Le récit de Noyart s'achève sur les dernières paroles d'Amanda qui prend le temps de dire qu'« il n'y a plus rien à dire » (p. 139). Et Monsieur Chang dans cette histoire ? Homme solitaire et compatissant, il accueille, en sa mai-

son peuplée de chiens, les confidences de son invitée. Tel le lecteur, il demeure silencieux, attentif au récit attendrissant d'une existence meurtrie qui cherche malgré tout à se dire.

ARIANE GAGNÉ



JORGE SEMPRUN
Vingt ans et un jour

Gallimard, Paris, 2004, 302 pages



Le titre du dernier roman de l'écrivain espagnol Jorge Semprún, *Vingt ans et un jour*, renvoie à la peine d'emprisonnement qui attendait les opposants au régime politique de Franco durant les premières décennies de la dictature. Au cœur du récit, c'est aussi la période qui s'est écoulée depuis l'assassinat, en 1936, du cadet d'une famille de propriétaires terriens, par des paysans plus survoltés que révoltés. Vingt ans après, on se prépare à célébrer pour une dernière fois, en présence d'un historien américain spécialiste des guerres civiles, l'anniversaire expiatoire de ce funeste événement. Depuis 1937, chaque année, José Manuel Avendaño, frère aîné du défunt, oblige ses paysans à rejouer la scène de l'assassinat, pour qu'ils n'oublient jamais dans cet assassinat leur responsabilité (ou plutôt celle de leurs parents) et pour que leur soumission soit renforcée par leur culpabilité. L'histoire de la famille Avendaño, où la passion est aussi bien amoureuse que politique, a donc comme toile de fond l'Espagne franquiste de 1956, avec ce que cela implique de méfiance alors que des individus vouent leur vie à servir un régime que d'autres souhaiteraient renverser. Les lecteurs de Semprún auront d'ailleurs tôt fait de reconnaître, dans le personnage de Federico Sanchez, l'*alter ego* de l'auteur lui-même, puisque c'est sous ce nom que ce dernier a été l'un des dirigeants du parti communiste espagnol clandestin.

Fiction et réalité, avec le personnage de Sanchez, avec aussi une brève apparition d'Ernest Hemingway, font bon ménage dans ce roman brillant que Semprun a choisi d'écrire en espagnol, alors qu'il avait adopté le français pour les précédents. Mené par un narrateur qui s'adresse volontiers au lecteur pour lui dire ce qu'il fera ou ce qu'il ne dira pas, *Vingt ans et un jour* est un roman fait d'allers-retours, de personnages aux contours incertains, de récits toujours revus et corrigés pour marquer l'élasticité de la mémoire. On ne saurait douter que c'est Semprun lui-même qui s'exprime alors que, dans les dernières pages, un de ses personnages affirme que « [l]a patrie d'un écrivain n'est pas la langue, c'est le langage... » (p. 301)

GILLES PERRON

JEAN ROUAUD
L'invention de l'auteur

Gallimard, Paris, 2004, 323 pages

Écrit à la première personne, élégant, érudit et émouvant, le dernier roman de Jean Rouaud inscrit en filigrane une véritable célébration du « métier » d'écrivain, cet art vieux comme le monde, mais capable de remplir encore et toujours sa fonction magique de *pharmakon*. Beaucoup

plus qu'un écrit-témoignage genre « comment devient-on romancier » ou « comment a-t-on écrit telle œuvre », *L'invention de l'auteur* offre, à travers une incursion passionnante dans l'histoire personnelle de l'auteur, une démonstration sur le vif à la fois du travail de l'écrivain avec et sur le mot et de la confiance absolue que celui-ci voue à l'écriture. Entre, d'un côté, la méditation en marge de ce qui, dans le roman, constitue la mise en place d'un véritable *ars poetica*, et, de l'autre, la certitude que c'est par l'acte d'écrire que se construit le sens, *l'invention* se développe dans une double direction.

Il y a d'abord invention de soi, dans le sens de formation/devenir de l'écrivain Rouaud : à partir du questionnement portant sur ce qui, en nous, nous prédispose à être écrivain, l'auteur se lance dans une expédition apparemment à tout hasard – parce que restant sous le signe de la phrase de saint Jean de la Croix : « pour aller où l'on ne sait pas il faut passer par où l'on ne sait pas » –, mais qui, en réalité, bénéficie de la présence de toutes sortes de guides plus ou moins symboliques. L'auteur remonte loin dans son passé et, se servant de l'acte d'écrire comme d'une autre baguette magique ranimant le monde figé du

bois dormant, fait revivre toute une galerie de personnages et d'événements ayant jalonné son devenir d'écrivain.

Dans ce tissu autobiographique, Rouaud fait large place à *l'invention de l'autre* et le texte, bougeant entre la fiction et l'autofiction, s'arrondit et s'enrichit par l'introduction de l'histoire de la rencontre avec l'auteure d'un cédérom intitulé *Le vol de Nils*. Ce qui lie l'écrivain à cette femme dont le regard comme une pluie de jade illumine plusieurs des pages du livre, c'est justement l'« enfant frigorifié » en chacun d'entre eux et cette histoire de père disparu trop tôt. De manières différentes, mais faisant confiance au même art du dire et de l'écrire, les deux parviennent à faire revivre des êtres chers et à remplir les cases manquantes de leur enfance.

Dans ce long et passionnant voyage à la recherche des points d'orgue ayant marqué le devenir de l'écrivain, l'écriture, elle-même guide symbolique, devient souvent une fête / une célébration en soi. Ce livre raffiné ensorcelle aussi par son rythme ample, d'inspiration / de respiration proustienne, de même que par la présence de quelques images clés, très fortes, qui deviennent autant d'occasions de rêverie et de commentaires érudits.

DENISA OPREA

THÉÂTRE

DENYSE NOREAU
Les Atrides

Éditions Va bene, Québec, 2004, 84 pages

Dans *Le théâtre et son double*, Antonin Artaud exprime une opinion audacieuse quant à « l'actualité » de la tragédie grecque : « Et si, par exemple, la foule actuelle ne comprend plus *Œdipe-Roi*, j'oserai dire que c'est la faute à *Œdipe-Roi* et non à la foule ». Plusieurs artistes assimilèrent cette leçon d'Artaud. Il considérèrent la tragédie grecque non comme une entité intouchable, mais comme une argile malléable. Ils s'inspirèrent des mythes de l'Antiquité afin de parler à leurs contemporains. Une pièce célèbre de Jean Giraudoux, *La guerre de Troie n'aura pas lieu*, exprime toute l'angoisse d'une société qui s'apprête à basculer dans la guerre. Plus récemment, Woody Allen, en réalisant *Maudite Aphrodite*, nous a montré que le chœur de la tragédie

grecque pouvait très bien narrer les tribulations sentimentales d'un intellectuel new-yorkais. *Les Atrides* est une pièce de Denyse Noreau créée en décembre 2001 au Théâtre de la cité universitaire de Québec. Ce texte s'inscrit-il dans cette relecture audacieuse des mythes antiques ? Cette pièce, consacrée aux luttes intestines d'une famille mythique, n'offre aucune nouvelle perspective sur la tragédie grecque.

Les premières pages charrient un souffle poétique qui s'estompe rapidement. La parole poétique cède ainsi la place à un ton grandiloquent. Les membres de cette famille, êtres enchaînés à la nuit, s'expriment dans une langue qui ne nous touche guère. Cette absence de lyrisme est particulièrement frappante dans les pages consacrées à la colère de Clytemnestre. La fureur de Clytemnestre, femme qui ne supporte pas que sa fille ait été sacrifiée sur l'autel de la folie guerrière, offre pourtant une base dramatique extrêmement riche. Ce personnage incarne d'une manière parti-

culièrement poignante la lutte entre l'ordre terrestre et l'ordre spirituel. *Les Atrides* nous offre une Clytemnestre affaïdie dont la plainte ne résonne d'aucune colère. On ne sent dans cette pièce aucune interrogation sur les fondements de la Cité, sur la soif d'infini qui se heurte à la bassesse du calcul politique. Nous n'avons droit qu'à une simple présentation des membres de la famille Atride. Cela éduque certes, mais ne suscite ni la réflexion ni l'émotion. Cette impression de déjà-vu culmine à la fin de la pièce, qui copie les dernières images d'un film de Jean-Luc Godard, *Prénom Carmen*. On s'attendrait à plus d'originalité.

Notre époque est marquée par une résurgence des mythes religieux dans la sphère politique. Ces mythes, en s'entrechoquant, pétrissent des âmes, mutilent des corps. Dans ce contexte, la tragédie grecque se révèle d'une brûlante actualité. Malheureusement, *Les Atrides* se résume à une galerie de personnages meurtris par le destin.

SACHA POITRAS





MICHEL TREMBLAY
Le cahier rouge

Laméac/Actes Sud, Montréal et Arles
2004, 333 pages

Le premier volet de la nouvelle saga de Michel Tremblay, *Le cahier noir*, le tome I des « Cahiers » de Céline, était consacré au monde des waitresses et s'arrêtait en 1967, alors que Céline, la naine, quittait son emploi de serveuse au *Sélect* pour entamer une nouvelle carrière au *Boudoir*, un bar de travestis, doublé d'un bordel que sa patronne, Fine Dumas, vient tout juste d'ouvrir pour profiter de la manne touristique qui déferlera sur Montréal à l'occasion de l'Exposition universelle. On s'en souvient, son cahier bien rempli, elle entrainait dans une librairie du centre-ville pour se procurer un autre cahier, rouge celui-là, nous laissant présager une suite.

Le cahier rouge dure tout au plus deux jours, en juillet 1967, si on exclut le dernier chapitre où les événements, nombreux, se précipitent. Nous y retrouvons Céline, en pleine possession de ses moyens, qui aspire à la reconnaissance, au terme d'un difficile apprentissage, et à la liberté dans un monde où il n'est pas facile de réussir, surtout quand on doit supporter un handicap et que l'on est, de ce fait, une marginale, c'est-à-dire un personnage en marge, à part des autres. Et la leçon qu'elle donne devrait en réjouir, sinon en encourager plusieurs. Il faut la voir, minuscule dans sa robe de paillettes vertes, assise sur son tabouret, distribuant les ordres et contrôlant la caisse du bar. Il faut la voir encore au milieu de ces travestis, accompagnant Fine Dumas, qui, pour célébrer dignement son soixantième anniversaire de naissance, décide d'emmener sa bande de grandes folles à l'Expo et au spectacle des humoristes Dodo et Denyse au pavillon du Canada. Fait unique,

exceptionnel, inusité : la troupe trouve le moyen de ne visiter aucun pavillon de pays, ni aucun pavillon thématique, préférant se donner en spectacle à la foule et s'éclater dans les manèges de La Ronde.

Tremblay profite de ce retour en arrière de près de quarante ans sur un événement important de l'histoire moderne du Québec pour se remémorer, en quelque sorte, et non sans humour, ses premières années dans le métier d'écrivain, lui qui a publié sa première œuvre en 1964 après avoir remporté le premier prix au Concours de Radio-Canada avec « Le train », sa première pièce de théâtre. C'est également l'occasion pour Céline, la narratrice, de perfectionner son écriture et d'intéresser tout son monde de marginaux à s'ouvrir sur l'extérieur alors que la ville de Montréal est devenue le centre d'attraction du monde entier. C'est ainsi qu'il faut comprendre, à mon sens, sa révolte devant le fait que, pendant que Michèle Richard lui casse les oreilles avec ses chansons à succès, « pendant que Montréal se paye le party de sa vie, pendant qu'elle reçoit de la visite de partout, qu'elle s'ouvre enfin au monde en montrant, pour la première fois, un semblant de personnalité et de force de caractère, le jour même ou un étranger de passage vient l'encourager à se libérer des liens qui l'unissent à un pays qui ne la respecte pas, les Noirs américains, exaspérés par trois cents ans d'injustice, sont obligés de mettre une ville [Détroit] à feu et à sang pour attirer l'attention sur leurs malheurs et passent quand même après « le Vive le Québec libre ! » du général de Gaulle » (p. 27). Contrairement à d'autres membres de la troupe et à d'autres personnages importants de l'univers de Tremblay, Céline la naine est solidaire des « petits », des démunis, des humbles, des laissés-pour-compte, et

se dépense à dénoncer les injustices, comme si elle était investie d'une importante mission humanitaire.

Elle est certes plus crédible que dans son *Cahier noir*, parce qu'elle a vécu et a appris à composer avec la vie. Elle a sans doute encore bien des choses à nous dire, surtout qu'à la fin de son récit, sorte de journal intime, elle succède à sa patronne Fine, devenue trop vieille. Elle réussira, à n'en pas douter, car elle est déterminée et a été à la bonne école, en côtoyant des vedettes comme la Duchesse de Langeais, Mae West, Greta-la-Vieille, Jean-le-Décollé et quelques autres fauves de la tribu qui a fait la gloire de la *Main*, ce microcosme du Québec, encore refermé sur lui-même mais qui s'ouvre petit à petit au monde. *Le cahier rouge* est un roman à dévorer, car tout à fait irrésistible, fascinant et drôle à souhait. Il faut espérer un nouveau cahier.

AURÉLIEN BOIVIN

HÉLÈNE VACHON
Singuliers voyageurs

Québec Amérique, Montréal, 2004, 233 pages

Roman pour le moins bizarre, sinon singulier, que le dernier d'Hélène Vachon, *Singuliers voyageurs*, dans lequel il ne se passe guère d'événements intéressants, si ce n'est un long bavardage quelque peu déroutant. L'intrigue est basée avant tout sur les dialogues entre quatre voyageurs étrangers qui se rencontrent, faute d'autres places disponibles, dans le wagon nuptial à l'occasion d'un voyage interminable d'une longue journée menant les voyageurs à Plaisance, situé quelque part, à la fin d'un été qui n'est pas précisé. Ces vingt-quatre heures de promiscuité, d'intimité, d'indifférence et de rapprochement aléatoire ne suscitent guère d'intérêt et le lecteur est en droit de se demander quel but poursuit l'auteure, elle qui nous avait habitués à des intrigues plus soutenues. Contrairement à ce qu'annonce la quatrième de couverture, je n'ai pas découvert dans la narration « la précision d'une dentellière », ni « l'efficacité d'une chirurgienne ». Je n'ai pas, non plus, été comblé par cette rencontre de l'âme humaine. Bref, je n'ai pas aimé ce roman qui m'a laissé tout à fait indifférent.

AURÉLIEN BOIVIN





SCÉNARIO

DANY LAFERRIÈRE

Comment conquérir l'Amérique en une nuit

Lanctôt éditeur, Outremont, 2004, 128 pages

Après avoir annoncé qu'il renonçait à l'écriture romanesque, après avoir publié le dernier chapitre de son *Autobiographie américaine* en 2000, Dany Laferrière se tourne vers le cinéma et signe un premier scénario intitulé *Comment conquérir l'Amérique en une nuit*. Ce titre évocateur, qui rappelle celui du roman qui a fait connaître l'auteur, *Comment faire l'amour avec un nègre sans se fatiguer*, fait écho à la thématique développée dans plusieurs de ses œuvres : la conquête de l'Amérique. Deux mondes, deux visions se rencontrent et dynamisent le texte : Haïti et Montréal comme deux entités qui se séduisent et se confrontent.

C'est à une relecture des mythes et des fantasmes qui hantent l'imaginaire américain que nous convie Dany Laferrière en racontant la trajectoire de personnages en quête d'un monde meilleur, que ce soit par la voie de l'immigration ou par un retour aux origines. C'est à Montréal que se rencontrent Gégé, en quête de la femme blonde, symbole par excellence du rêve américain, et Fanfan, chauffeur de taxi et poète à ses heures, qui ne rêve qu'au jour de son retour en Haïti. Une même quête unit ces deux hommes fort différents : la foi en un idéal de vie.

C'est par le biais d'un humour efficace que Laferrière aborde des sujets universels *a priori* très sérieux, soit la recherche du bonheur, l'envie du départ, la désillusion ; l'humour désamorçant les bombes laissées au passage. Or, quelques personnages tombent malheureusement dans le piège de la caricature en devenant les porte-parole d'un discours auquel on s'attend. En ponctuant son texte d'éléments sociaux, l'auteur réussit à susciter des réflexions importantes, notamment sur les conditions de vie des immigrants, sans toutefois tomber dans le didactisme.

Malgré des efforts considérables, le romancier demeure dans l'ombre du scénariste, sans réussir à lui céder la place dont il a besoin. À la lecture du scénario, on ressent constamment la présence d'un narrateur dans les dialogues. On ne peut qu'être nostalgique du don de l'auteur pour la narration, de sa capacité à décrire les sensations et les émotions comme nul autre, surtout que plusieurs éléments et répliques du texte sont tirés de ses œuvres antérieures.

Bref, *Comment conquérir l'Amérique en une nuit* synthétise les thématiques et réflexions proposées par Dany Laferrière dans son œuvre romanesque. Ce scénario constitue une intéressante porte d'entrée dans son œuvre, mais est bien redondant pour un lecteur assidu.

JOSÉE GRIMARD-DUBUC

C'est à une relecture des mythes et des fantasmes qui hantent l'imaginaire américain que nous convie Dany Laferrière en racontant la trajectoire de personnages en quête d'un monde meilleur, que ce soit par la voie de l'immigration ou par un retour aux origines.